This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

EX-LIBRIS DE VERDON

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 118

OXFORD
1992

ŒUVRES

DE

M. D'ARNAUD.

NOUVELLES HISTORIQUES.

A. Fisen, inv. *De Longueil, Sc. 1774.*

NOUVELLES HISTORIQUES.

SALISBURY.

NOUVELLES HISTORIQUES.

Par M. D'ARNAUD.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françaiſe.

M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1992
OXFORD

PRÉFACE.

LA COLLECTION, dont je donne ici le premier morceau, eſt différente de celle qui compoſe les ÉPREUVES DU SENTIMENT. Attaché dans ce nouveau Recueil à ne préſenter que des anecdotes empruntées de l'hiſtoire, & appuyées ſur des noms connus, je prendrai ſoin de ne pas bleſſer la vérité dans ce qui concerne les faits principaux, les caractères, la chronologie &c. perſuadé que la fiction ne ſe pardonne qu'autant qu'elle n'eſt point apperçue. Dès que le menſonge ſe trahit, il perd de ſa ſéduction; l'intérêt qu'il avoit excité, s'évanouit, & la raiſon rendue à toute la ſévérité de ſon jugement, critique, & prononce, en quelque ſorte, contre le plaiſir du ſentiment; l'illuſion dé-

Les NOUVELLES HISTORIQUES, Collection différente de celle des EPREUVES DU SENTIMENT.

Juſqu'à quel point dans les ouvrages de ce genre on doit s'écarter de la vérité.

truite, l'auteur manque entierément ſon objet. En voici un éxemple tiré de la NOUVELLE même par laquelle je débute : mon original anglais, où je n'ai fait que puiſer le fonds de l'anecdote, nous montre la comteſſe de Saliſbury mariée avec Edouard, tandis que tout nous apprend, nous redit que cette union n'a jamais exiſté, & que l'épouſe de ce ſouverain a été la princeſſe Philippe, fille du comte de Haynaut. De telles licences, il faut l'avouer, ne ſont point ſupportables ; embelliſſons la vérité, mais qu'elle ne diſparaiſſe point ſous les ornements. Quel reproche n'a-t-on pas fait avec juſtice aux romans pleins de traits de génie que nous a laiſſés Mlle. de Scudéri ? elle dénaturoit totalement les caractères de ſes héros.

Défaut conſidérable des romans de Mlle de Scudéri.

» Et ſous des noms Romains faiſant notre portrait,
» Peignoit Caton galant, & Brutus dameret. «

Boileau.

L'abbé de St. Réal ne peut être accuſé de ce défaut ſi révoltant : auſſi doit-on avoir pour modèle dans les ouvrages du genre de celui

que je fais paraître, ſa nouvelle hiſtorique de Dom-Carlos. Rien de plus agréable; cet écrivain éclairé ne ſe diſſimuloit pas qu'il avoit rendu le fait ſous des couleurs moins fidèles que flatteuſes : mais il a conſervé le fonds de ſon ſujet, tel que les mémoires du tems nous l'ont tranſmis ; il vouloit inſtruire & plaire, & il a réuſſi.

Dom-Carlos, modèle des NOUVELLES HISTORIQUES.

J'oſerai avancer, à propos de Dom-Carlos, une opinion qui pourra offenſer ces eſprits ſuperſtitieux, dont l'eſpèce de fanatiſme pour la vérité s'effarouche au moindre trait qu'on lui prête : je verrois avec quelque plaiſir nos hiſtoriens mettre davantage en action leurs perſonnages dominants, les faire parler comme en effet ils auroient parlé. L'expérience eſt pour moi : liſez Quinte-Curce, Tite-Live &c : qu'on ſe plait à entendre diſcourir Alexandre, Annibal &c ! que Céſar prêt à paſſer le Rubicon, & échauffant ſes ſoldats par une harangue pathétique, attache bien plus qu'un ſimple récit de l'écrivain ! C'eſt par l'emploi du charme dramatique que Vertot,

Le dramatique donne de l'ame au ſtyle & aux choſes.

dans le ſiecle paſſé, a ſçu entraîner la foule des lecteurs. Cette adreſſe de l'hiſtorien ſemble rendre la vie à d'illuſtres morts, les rapprocher de nous, & nous aider à franchir la diſtance des rangs, & l'intervalle des âges, deux ennemis de cet intérêt qui nous remue ſi agréablement, & que doit exciter tout ce qui eſt relatif à l'homme. Nous aimons à vivre & à ſonverſer avec nos égaux & nos contemporains.

L'art d'émouvoir, cette qualité ſi eſſentielle à tout écrit dont le but eſt de parler au cœur, ſe trouve ſurtout dans les nouvelles hiſtoriques. Ces ſortes d'ouvrages tiennent le milieu entre le *roman* proprement dit, & celui qu'on appelle *hiſtoire*: car la vérité débarraſſée de l'alliage impoſteur eſt du nombre de ces phénomènes qui n'ont point encore été viſibles à nos yeux: notre meilleure hiſtoire, j'excepte nos livres ſacrés, eſt le roman le moins groſſier & le plus vraiſemblable.

Les hiſtoires auſſi peu vraies que les romans; elles en différent ſeulement par la ſéchereſſe & l'ennui.

Puiſque cette ignorance du vrai, & ce goût

pour le mensonge sont des imperfections inhérentes à notre nature, efforçons-nous d'en tirer parti. Le même objet que j'ai envisagé dans mes ÉPREUVES DU SENTIMENT me guide dans cette nouvelle COLLECTION : je n'ai d'autre but que d'entretenir cet amour de l'humanité, la bâse de toutes les vertus ; je combats les passions par les passions. Mon dessein surtout est de tracer à la jeunesse des préceptes qui puissent lui plaire, & de lui donner, pour ainsi dire, un *cours de morale* exempt de cette sécheresse & de ce pédantisme qui répandent l'ennui & l'aversion sur les leçons les plus profitables. D'ailleurs la lecture de ces bagatelles conduit insensiblement à l'étude réfléchie de l'histoire : une jeune personne que SALISBURY aura intéressée, voudra connaître davantage Edouard, & alors on lui remettra dans les mains le règne de ce prince. Il y a un art de faire aimer aux hommes leurs devoirs, & les connaissances qui leur sont nécessaires ; si nous voyons tant d'élèves démentir

Le but des NOUVELLES HISTORIQUES, le même que celui des ÉPREUVES DU SENTIMENT.

Cette lecture peut disposer à celle de l'histoire.

Le peu de capacité des élèves, presque toujours la faute des maîtres.

l'eſpérance & les ſoins de leurs parents ; c'eſt preſque toujours la faute des inſtituteurs. Menons les enfants par une route fleurie, & tâchons de mettre de notre parti leur ſenſibilité & leur imagination ; il eſt bien peu d'eſprits qui ſoient avides d'embraſſer des vérités sèches & abſtraites : il faut abſolument irriter & flatter notre curioſité. Ne cherchons point à nous le diſſimuler, nous voulons retrouver des fées par-tout. Fontenelle a bien eu raiſon de dire que » chaque âge avoit ſes hochets. « Faiſons donc de ces hochets des inſtruments utiles qui ſervent à perfectionner notre raiſon, nos mœurs, nos plaiſirs mêmes &c.

Les hommes toujours enfants ; ils cherchent par-tout les contes de fées qui ont amuſé leurs premières années.

J'annonce que dans ces NOUVELLES HISTORIQUES, je ne me bornerai point à tracer les effets d'une ſeule paſſion ; elles entreront toutes dans mes tableaux, & j'aurai ſoin de leur oppoſer les vertus qui doivent en triompher, quand ces mêmes paſſions ſeront condamnables. Il va m'échapper une eſpèce de blaſphême littéraire : ne vaudroit-il pas mieux

pour notre inſtruction qu'on nous fît lire des romans où la vertu ſeroit offerte dans tous ſes charmes, au lieu de ces hiſtoires qui nous préſentent preſque toujours de prétendus héros fameux par leurs excès criminels, jouiſſant, au faîte de la gloire, d'une heureuſe impunité, les oppreſſeurs du faible & de l'innocent, les fléaux du monde entier ? Pour un Titus, un Marc-Aurèle, combien de Tibères, de Caligulas, de Nérons, d'Héliogabales ! Je demande en effet à un homme ſenſé & impartial ſi la lecture du chevalier Grandiſſon ne contribueroit pas plus à former le cœur, & à nous donner une idée juſte de nos relations & de nos devoirs, que tout ce ramas de compilations ſans goût & ſouvent dénuées du vrai que l'on oſe effrontément intituler *hiſtoires*, & qu'on peut appeller *le déſeſpoir de l'humanité*. Je ne me laſſerai point de le répéter : qu'on ait le courage de parcourir les faſtes Bizantines : n'eſt-ce pas ſe tranſporter à notre place publique, & avoir les yeux fixés ſur les

Les romanciers, peut-être plus utiles que les hiſtoriens.

Combien un roman comme celui du chevalier Grandiſſon eſt plus profitable à l'humanité que l'hiſtoire.

La fausseté des histoires, le dégoût qu'elles inspirent, les idées peu raisonnables qu'elles insinuent.

scélérats qui y ont subi le dernier supplice ? Encore nous expose-t-on la plupart de ces monstres, décorés du titre de grands, de princes, d'empereurs, recueillant en paix le fruit de leurs déréglemens abominables ; & s'ils ont eu l'audace d'appuyer leurs crimes par une bravoure féroce & qui tient de la brute, on ne manque pas d'exalter leur courage, & de leur prodiguer les noms de héros, de grands hommes, &c. Voilà comment ces écrivains si peu judicieux ont peut-être causé le malheur de leurs semblables. Salluste nous peint-il Caton avec la même énergie qu'il s'est plu à nous représenter Catilina ? aussi ce dernier produit un intérêt si fort au-dessus de l'autre, qu'un de ces guerriers destructeurs que l'on nous vante, avoit continuellement sous le chevet de son lit ce morceau de Salluste. Le tyran César va tremper de larmes les pieds de la statue d'Alexandre, & où est le prince qui ait couru embrasser le marbre d'Antonin, & l'ait arrosé de ses pleurs ? Pourquoi ce noble trans-

Funestes effets qui en résultent.

port n'eſt-il encore échappé à aucun de ces hommes deſtinés à nous commander ? pourquoi ? parce que la maladreſſe, le peu de philoſophie, & la lâcheté des hiſtoriens ſe ſont attachées à nous offrir Aléxandre comme le premier des humains, au comble de la grandeur, couvert d'un éclat immortel; & le pinceau n'a fait que ſe traîner mollement ſur l'image d'Antonin; ſon portrait, graces à leur peu d'enthouſiaſme pour la vertu, n'a point de ces touches ſublimes, de ces traits de flamme qu'ils ſemblent s'étudier avec complaiſance à prêter au crime. Cette claſſe d'écrivains excite tellement mon indignation, que ſi jamais un Omar reparaiſſoit ſur la terre, j'irois me jetter à ſes genoux, & en demandant grace en faveur du très-petit nombre de bons livres dont nous ſommes poſſeſſeurs, je ſerois le premier à mettre le flambeau dans ſes mains pour brûler la plus grande partie de nos hiſtoires. Qu'eſt-ce que l'eſprit, s'il n'eſt point l'inſtrument de notre bonheur ? & qui peut nous rendre heureux, ſi ce n'eſt la pratique conſtante

Pourquoi nous n'avons vû encore aucun prince courir embraſſer la ſtatue d'Antonin, & l'arroſer de ſes larmes.

Les hiſtoriens ont peut-être cauſé une partie des malheurs qui affligent le genre humain.

Ce que l'auteur feroit ſi Omar revenoit parmi nous.

L'eſprit le plus funeſte partage quand il ne ſert point à notre bonheur & à notre vertu.

d'une ſaine morale, & l'amour de la vertu ? comment l'aimera-t-on cette vertu, ſi tout ce que nous liſons, tout ce que nous voyons, la montre foulée aux pieds, ſans récompenſe, ſans conſidération, dans la pouſſière de l'oubli ? Ayons donc, s'il le faut, recours aux artifices de la fiction ; c'eſt dans cette circonſtance qu'il faut bien ſe garder d'expoſer le vrai dans une nudité dangereuſe à voir ; laiſſons croire aux hommes que cette vertu les menera aux plaiſirs, aux richeſſes, aux dignités ; c'eſt un roman : eh bien ! ardents ſectateurs de la vérité, ne nous ôtez point notre roman, & réſervez votre hiſtoire pour ce très-petit nombre d'ames nobles, déſintereſſées, & fortes par elles-mêmes que le pur amour de la vertu peut enflammer & qui goûteroient de la ſatisfaction à en être les martyres. Un homme de génie me diſoit à propos de la malheureuſe fin de Clariſſe : » je » ſçais bien qu'il eſt très-vrai que la vertu n'a » point une autre deſtinée : mais je ſuis fâché » que Richardſon ait mis ſous nos yeux cette » triſte leçon de l'expérience ; pour l'honneur

Combien le roman moral a d'avantage ſur l'hiſtoire.

Reproche fait par un homme de génie à Richardſon ſur la fin malheureuſe de Clariſſe.

» du roman & de l'humanité, il falloit que » Clariſſe fut récompenſée de tant d'épreu- » ves cruelles qu'elle a eſſuyées. « Cette objection eſt ſpécieuſe ; il y avoit une réponſe bien ſimple à faire en faveur de l'écrivain anglais : Richardſon a voulu nous prouver combien la vertu étoit aimable, puiſqu'il n'y a perſonne, après avoir lû ſon ouvrage, qui n'aimât mieux être Clariſſe entraînée ſous le poids de l'infortune, que Lovelace, fût-il au comble du bonheur.

Réponſe qu'on pourroit faire pour juſtifier Richardſon.

Cet ouvrage n'empêchera point que je ne donne la ſuite des ÉPREUVES DU SENTIMENT dans l'ordre que je les ai publiées juſqu'ici ; je dois trop à l'indulgence de ce public ſenſible & eſtimable, le ſeul qui m'intéreſſe, pour ne pas continuer un travail qu'il a paru agréer : heureux ſi je remplis mon but ! je ne veux qu'attendrir, & pouvoir être utile en attendriſſant. Je ſçais bien, & j'en ſuis convaincu, que dans un ſiècle, où pour me ſervir de l'expreſſion d'une femme ſpirituelle,

Les NOUVELLES HISTORIQUES n'empêcheront point qu'on ne donne la continuation des EPREUVES DU SENTIMENT.

Expreſſion d'une femme de beaucoup d'eſprit.

le *ſans pudeur* eſt en crédit, je n'irai point par de tels chemins à la célébrité : mais que je ſois dans une obſcurité profonde, & que j'aye l'avantage, comme je l'ai déjà dit, d'exciter quelque bonne action, je ne porterai pas envie à ces hommes qui font du bruit.

Labiénus mort de rage après avoir maſſé les *bonnes compagnies* de Rome.

Labiénus, calomniateur ſacrilège, & diffamateur ſi ſcandaleux & ſi impudent qu'il s'en effrayoit quelquefois lui-même, termina ſa vie infâme par mourir de déſeſpoir; ſon eſprit ne le ſauva point du remords déchirant d'avoir outragé l'honnêteté & la bienſéance. Je ne penſe pas qu'un écrivain jaloux de conſerver ſa propre eſtime, doive prétendre à l'approbation générale. Un jeune littérateur me demandoit, un jour, ce qu'il y avoit à faire pour être connu univerſellement, & mériter le *dicier hic eſt* du poëte latin.

Un écrivain qui fait quelque cas du bon ſens & de la vertu, ne doit point prétendre à l'approbation générale.

Quelques bonnes actions &c. Voyez la préface des ÉPREUVES DU SENTIMENT, page xxij, édit. *in*-12.

Labiénus étoit un calomniateur ſi féroce, ſi *enragé*, qu'on le ſurnomma *Rabiénus*.

Mon ami, lui dis-je ! je vous indiquerai un moyen infaillible d'arriver promtement à ce faîte de réputation si difficile à atteindre : commencez d'abord par vous armer d'un fond d'effronterie *imperturbable*, de cette impudence cynique qu'Homère dans sa langue si pittoresque appelle *impudence de chien.* Le premier effet que vous produirez, sera à coup sûr de révolter : ne soyez point déconcerté ; cette impression momentanée se dissipera bientôt. Ayez un amour-propre endurci à toutes les humiliations, à tous les retours de pudeur ; parlez de vous-même avec audace, & des autres avec mépris : que surtout la raillerie la plus insultante, la plus homicide assaisonne ce dédain. Prodiguez le mensonge, la calomnie, les invectives, il n'importe : pourvû que ces traits perçants soient enveloppés du sarcasme, ils frapperont, & laisseront des blessures peut-être *inguérissables;* ce qui sera *fort divertissant* pour

Conversation avec un jeune littérateur, le moyen le plus prompt & le plus sûr de faire parler de soi.

Faites rire ; & vous pouvez assassiner impunément avec le poignard de la calomnie.

Pourvu que ces traits perçants &c. Quels succès ! & qu'il y a à rougir & pour ceux qui en jouissent, & pour ceux qui contribuent à les répandre !

la horde immenſe des oiſifs, des imbécilles, des *gens du monde* qui veulent abſolument ſecouer leurs ames paralytiques & auxquels il faut néceſſairement du ſpectacle. D'ailleurs la plûpart des hommes ſont dévorés d'envie ; j'ai de la peine à trahir cette eſpèce de ſecret honteux de la nature humaine : l'aſpect des ſouffrances de leur ſemblable les tire de la ſorte d'engourdiſſement où le bonheur les endort, & leur rend plus piquante la jouiſſance de ce bonheur.

Les Romains avoient leurs combats de gladiateurs ; nous n'aimons pas à voir couler le ſang : mais nous contemplons d'un œil ſatisfait un malheureux qui expire de douleur ſous le ſtylet de la raillerie.

Les Romains, ce peuple ſi vanté pour la lé-

Les Romains &c. Oui, les Romains devant leſquels aujourd'hui nos pédants ſe proſternent, & s'extaſient d'admiration. Il y avoit dans l'amphitéâtre un banc réſervé pour les veſtales. Les dames Romaines alloient avec leurs amants goûter le doux plaiſir de voir des hommes s'entre-déchirer, juſqu'à ce que l'un des deux expirât, ou ce qui étoit plus affreux encore, des victimes humaines, des priſonniers, des eſclaves aux priſes avec les lions, les tigres, & mis en morceaux par ces bêtes féroces. Cela s'appelloit *le ſpectacle de la nation*, & ceux qui y aſſiſtoient ſe nommoient des hommes, les modèles du monde entier, traitant de *barbare* tout ce qui n'étoit pas Romain !

giſlation, pour la ſageſſe, pour l'urbanité, couroient au cirque goûter le ſpectacle d'hommes déchirés par des bêtes féroces ; ils buvoient des yeux, ſi l'on peut riſquer cette expreſſion latine, le ſang qui couloit à grands flots des plaies de ces malheureuſes victimes. Nos Français, cette nation ſi douce, ſi polie, ſi élégante, détourneroient, ſans contredit, la vûe de ſemblables objets : mais que la calomnie aſſaſſine de ſon ſtylet aigu le mérite, l'innocence, tout ce qui ſemble annoncer de la ſupériorité dans quelque genre que ce ſoit, vous verrez ces Sauvages civiliſés, ces honnêtes Barbares ſe repaître de la douleur que ces aſſaſſinats occaſionneront ; ils s'enivreront des larmes que verſera la proie infortunée de ces cruautés ingénieuſes ; ils la pourſuivront juſques dans la retraite où elle courra ſe dérober à leur joie atroce ; cet objet malheureux de leur acharnement expirera peut-

Ils la pourſuivront &c.

Non miſſura cutem niſi plena cruoris hirundo. Hor.

être dans le déſeſpoir, lui, ſa femme, ſes enfans, ſa famille entière : on n'entendra point ſes cris, on ne verra point ſon horrible ſituation ; l'agréable ſociété, les gens de *bonne compagnie* auront ri, & l'auteur de ces abominations ſera porté ſur le pavois de la renommée, & ſalué comme bel-eſprit par excellence. Mais, interrompt le jeune homme, je paſſerai pour un monſtre de méchanceté ; n'y-a-t-il pas d'honnêtes gens dans la nation ? — Aſſurément. — Ces honnêtes gens là me déteſteront. — Eh ! quel tort vous fera leur haine ? dangereux, vous en ſerez plus célèbre ; on laiſſe dans l'oubli les gens qu'on eſtime, ou qu'on ne craint pas. Qui eſt-ce qui contribue davantage à multiplier les échos de l'éloge ? la multitude ; elle ſera pour vous. Des femmes, & elles ſont à la tête des partis, les entrai-

La *bonne compagnie*, & en effet la *mauvaiſe*, le ramas peut-être des individus les plus mépriſables de la nation pour l'ame, les mœurs, l'eſprit même.

Un ſcélérat qui ſera amuſant, ſera le charme des ſociétés ; il aura des amis, des protecteurs, & l'honnête-homme eſtimable languira dans l'oubli, & dans la miſère.

Des femmes &c. J'en demande pardon au beau ſèxe : une de ces *femmes d ſentiment* diſoit à propos d'un barbouilleur de libelle en mauvais vers :

nent,

nent, les décident, les échauffent, ſe déclareront en votre faveur. Par quelle métamorphoſe inconcevable ce sèxe ſi aimable, ſi doux, qui ſe pique d'avoir de la ſenſibilité, devient-il quelquefois un prodige de barbarie, ſous le maſque des graces, & avec le ſourire de la tendreſſe ?

Le femmes ſèxe charmant & prodige quelquefois d'inſenſibilité & de barbarie

---

» Il eſt permis d'être méchant, quand on l'eſt » avec autant d'eſprit ! « Cette dame croyoit avoir dit un bon mot, & il lui étoit échappé une ſotiſe auſſi révoltante pour le bon ſens que pour l'honnêteté. Voilà juſqu'à quel point la maladie du bel-eſprit a gâté les ames, & brouillé toutes les idées.

Prodige de barbarie &c. Le lendemain de la Saint-Barthélemi, des femmes de la cour de Médicis dépêchèrent leur toilette pour aller, comme on va au bal ou à l'opera, attacher leur curioſité ſur le cadavre nud & tout ſanglant de Dupont de Quellenec, une des victimes de cette horrible journée. D'ailleurs ces dames étoient auſſi humaines que le ſont nos dames à préſent ; elles pleuroient

Mon candidat m'écoutoit avec une extrême attention : il tombe dans la rêverie, & reprend la parole : — Je ne connais rien, il eſt vrai, de plus flatteur que de faire parler de ſoi ; c'eſt une flamme qui me dévore que cette ardeur de la réputation : mais je ne ſçaurois me déterminer à l'acquérir à ce prix ; quand je le voudrois, mon cœur ſe ſouleveroit contre moi, & la plume tomberoit de mes mains. Vous avez donc un cœur, lui dis-je ? eh bien ! ſi vous avez le courage de réſiſter à la contagion de l'exemple, que la nature chez vous ſoit plus forte que la ſéduction de tout ce qui vous environne : ſi la ſeule approbation des perſonnes honnêtes & ſenſées vous flatte, que vous ne puiſſiez abſolument vous paſſer de votre propre

---

à la lecture d'un roman, s'arrachoient les cheveux à la ſeule nouvelle d'un perroquet ou d'un chien que la mort leur avoit enlevés, avoient ſurtout une *ſenſibilité de nerfs* étonnante.

ſuffrage, renoncez à cet amour de la célébrité : c'eſt une maitreſſe qui preſque toujours fait rougir ſes amants, lorſqu'ils veulent ſe rendre un compte ſincère de leurs bonnes fortunes. Contentez-vous de faire le bien, d'inſpirer la vertu, de l'aimer, de la pratiquer en ſilence, & ſurtout ſçachez vous ſuffire à vous-même ; ſongez que La Fontaine, pendant ſa vie, n'a joui que d'une réputation médiocre, que le grand Corneille eſt mort pauvre, & raſſaſié de dégoûts & de chagrins.

Moyens d'être heureux.

La Fontaine a eu pendant ſa vie peu de réputation, Corneille eſt mort pauvre & empoiſonné de dégoûts.

Le jeune homme me crut. Je l'ai revû depuis : il m'a avoué qu'il étoit redevable à cette converſation, du bonheur ſi peu connu que les latins appelloient *otium litterarium*

Otium litterarium. C'eſt ce que le fameux Newton préféroit à toutes ces brillantes illuſions que le monde décore des noms de fortune, d'éclat, d'honneurs ; ce vrai philoſophe définiſſoit le repos, ce

bien différent de leur *cacoethes*, & de la manie de courir après l'applaudiſſement public; il a fait peu parler de lui, mais il eſt

---

ſeul bien réel & ſi difficile à ſaiſir, *res vere ſubſtantialis*. Un Anglais jeune encore, me diſoit, il y a quelque tems : je n'ai que trop vécu pour être bien perſuadé que la vertu, le talent dépourvu de l'intrigue & du large front de l'audace, l'amour de l'humanité, la bienfaiſance la plus déſintereſſée ne menent à rien, à rien qu'à la jouiſſance de ſoi-même ; oui, j'ai trop appris qu'on n'a que des amis faibles, indolents & légers, des ennemis puiſſants, actifs & implacables, que la plûpart des livres ne nous meublent la tête que de chimères vaines, que la cruelle & effrayante expérience, bien différente de tous ces beaux romans de l'eſprit métaphyſique, nous pénètre d'une vérité à laquelle le cœur ne ſçauroit ſe refuſer : » l'homme eſt le plus *inapprivoiſable* & le plus ingrat des animaux. » N'exiſta-t-on

eſtimé, chéri de ſa famille, de ſes amis, & il a été aſſez heureux pour ſoulager l'infortune,

---

que dix-huit ou vingt ans, une ame trop ſenſible s'éteindroit conſumée de vieilleſſe; on finiroit encore trop tard ſa carrière, raſſaſié de ſcènes monotones, ennuyeuſes, révoltantes, d'objets qui excitent à la fois le dégoût & l'indignation; on auroit eu à ſupporter le ſpectacle du mechant careſſé, du talent immolé aux petites manœuvres de la médiocrité ou à la rage de la baſſe envie, de la vertu livrée au ridicule & ſouvent à la perſécution, du vil ramas d'êtres qu'on nomme *la ſociété* & qui ſont l'éternelle pâture du menſonge, de la ſotiſe, des faux-plaiſirs. Le peu de créatures ſenſées qui ſe rencontrent dans cette multitude d'individus ſans caractère, ſans phyſionomie, ſans qualités, doivent penſer & agir comme le Comte de Teſſin: ſentant ſa fin approcher, il fit apporter ſon cercueil près de ſon lit, & écrivit deſſus avec un crayon, *tandem félix.*

TAYLOR INST. OXFORD

& défendre l'innocent opprimé, deux actes de bienfaiſance qui rapprochent l'homme de la Divinité.

Il y avoit aſſurément quelques bouffées de *ſpleen* dans le diſcours de cet Anglais, mais on eſt forcé de convenir qu'il n'a fait qu'outrer la vérité : c'eſt un tableau reſſemblant, qui ne pêche que par le trop de couleur.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeiller, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur D'ARNAUD, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public ſes ŒUVRES *en vers & en proſe*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdit Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres ; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq ; à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre

Bibliotheque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des préſentes, DU CONTENU deſquelles VOUS MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte Normande & lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le Mercredi treiziéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-cinquiéme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 929. fol. 81. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes Art. 41. à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'Article 108. du même Réglement. A Paris, ce 19 Décembre 1769.

KNAPEN, Adjoint.

Fautes à corriger.

Page 71, ligne 18, recrues & deshonés, *liſez* recrus & deshontés.

SALISBURY.

SALISBURY.

C. Pierson inv. D. Nee Sculp.

SALISBURY.

SALISBURY.

L'ANGLETERRE reprenoit ſon aſcendant ſur l'Ecoſſe. Edouard III annonçoit ce règne éclatant qui devoit attacher les yeux de toute l'Europe. La nature ſembloit s'être accordée avec la fortune pour diſtinguer ce prince du reſte des monarques ; on eût dit que le ciel l'avoit créé exprès pour occuper un

Saliſbury. Le fonds de cette NOUVELLE ne m'appartient pas ; il eſt emprunté d'une eſpèce d'anecdote inſérée dans un journal intitulé le *magaſin Anglais*.

thrône : il avoit la taille majeſtueuſe, le regard doux & impoſant ; ſa bienfaiſance ſe répandoit avec choix ; il ſçavoit diſtribuer les récompenſes, & puniſſoit en roi, & non en homme, c'eſt-à-dire qu'il étoit aſſez maître de lui pour dédaigner les offenſes perſonnelles, & ne pourſuivre que celles qui intéreſſoient l'état. Jamais ſouverain ne réunit de plus brillantes qualités. Sans l'ambition que les admirateurs du faux héroiſme appellent l'eſſor des grandes ames, Edouard eût pu mériter l'éloge d'un prince accompli. Son cœur plein, en quelque ſorte, de l'yvreſſe de la gloire, s'étoit fermé aux charmes d'une paſſion dont peu d'hommes ſçavent ſe garantir, & qui eſt la ſource de la plûpart de nos vertus & de nos vices : le jeune Edouard ne connaiſſoit point encore l'amour. Il n'aſpiroit qu'à reſaiſir des avantages que ſon malheureux père avoit laiſſé échapper de ſes mains ; il brûloit d'abaiſſer une puiſſance voiſine, dont l'Angleterre depuis longtems méditoit la conquête. Robert Brûs étoit dans le tombeau, & ſon ſucceſſeur, quoiqu'il eût hérité de ſon courage, ne faiſoit que reculer la perte de la monarchie Ecoſſaiſe.

Le monarque Anglais étoit ſervi par des hommes dignes de leur maître : Guillaume Montague avoit combattu avec ſuccès les Douglas, les Murray, les

Dombart ; élevé par le roi à la dignité de comte de Salisbury, il n'avoit à desirer que la continuation des faveurs dont l'honoroit le monarque ; Edouard y mit le comble : il engagea un de ses ministres, le lord Varuccy, à donner au comte sa fille en mariage.

Alix, c'étoit le nom de la jeune lady, n'avoit point encore paru à la cour : privée de sa mère qu'une mort imprévue lui avoit enlevée, elle vivoit dans une des terres de son père, confiée aux soins d'une parente qui s'étoit attachée à cultiver son éducation. Alix étoit un de ces trésors que la société mérite peu de posséder ; une beauté éblouissante sans le secours de l'art, ces graces ingénues qui sont si séduisantes, ce son de voix qui porte l'amour dans le cœur, avant que les yeux l'ayent fait naître, le charme d'une douce mélancolie répandu sur tous ses traits, l'assemblage de mille enchantemens, voilà sous quels heureux dehors s'annonçoit la fille de Varuccy. Mais comment donner une idée de toutes les perfections qu'une si belle personne receloit. L'ame la plus noble & la plus sensible éclatoit jusques dans ses moindres actions ; sa douceur n'empêchoit point qu'elle n'eût une fermeté au-dessus de son sèxe & de son âge ; son esprit éclairé ne faisoit qu'augmenter la soumission qu'elle avoit

vouée à ſon père. Le lord étoit d'un caractère dur & impérieux ; il avoit cette mâle probité des anciens Anglais ; incapable de plier, quoiqu'il vêcût à la cour, adorant ſon maître, ſans vouloir s'abaiſſer au rôle de flatteur, il lui eût ſacrifié ſans héſiter ſa fortune, ſa vie : mais l'honneur pour Varuccy étoit encore au-deſſus d'Edouard ; après le roi & l'état, ſa fille étoit ce qu'il aimoit davantage.

Il court vers Alix, lui annonce les intentions du monarque qui demande ſa main pour le comte de Salisbury : le père n'apperçoit point ſon trouble ; il ſe retire convaincu qu'il ſera obéi, & ſa fille en effet étoit réſolue à ſuivre ſes ordres : elle ne connaiſſoit d'autre loi que la volonté paternelle. Cependant loin des yeux de ſa parente, elle ſe livre à la douleur, & répand un torrent de larmes ; elle n'a de témoin de ce déſordre inconcevable que la ſeule Maly, jeune perſonne dont la fortune ne répondoit point à la naiſſance, & qui avoit été élevée avec la fille du lord. Maly, étonnée de la profonde triſteſſe où s'abandonne ſon amie, lui en demande la raiſon : elle n'en reçoit que des réponſes peu ſatisfaiſantes. Hélas ! s'écrie Alix, ma chère Maly, je connaiſſois le bonheur ; je le goûtois ; maitreſſe de mon cœur, je jouiſſois d'une

ſage indépendance qui n'offenſoit point l'autorité d'un père. Ma tranquillité, mes plaiſirs, mes ſentiments,.. mes larmes étoient à moi ; Maly, ton amitié, la tendreſſe de mylord ſuffiſoient à ma félicité, & je vais paſſer ſous le joug d'un époux que je ne connais pas... Plains ma ſituation ; je la cache aux regards de mon père, à ceux de ma parente : mais elle ſe montre aux tiens. Que tu es heureuſe ! que je t'envie ! on te laiſſe à toi-même ; on ne contraint point tes deſirs.

Maly toujours plus ſurpriſe de ce trouble dont elle ne ſçauroit pénétrer la cauſe, expoſe à ſon amie les avantages attachés à ſon union avec le favori d'Edouard. Alix ſe contente de répondre : il eſt vrai que Salisbury a l'honneur d'approcher le plus grand monarque de l'Europe. Maly, as-tu jamais vû le roi ? qu'il eſt digne en effet des hommages de l'Angleterre, des reſpects du monde entier ! quel front noble & majeſtueux ! quel regard à la fois fier & touchant ! qu'il a peu beſoin de l'appareil de la grandeur pour faire ſentir ſa ſupériorité ! il inſpire la vénération ,.. l'amour. Voilà de ces ſouverains déſignés par le ciel pour nous donner des loix. Je l'ai entrevû

à une fête où ma parente m'a conduite, & un coup d'œil a ſuffi... Que la princeſſe... Alix embarraſſée à ces mots, ſe tait & rougit.

Cependant on fixe le jour du mariage de la fille du lord Varuccy avec le comte ; il eſt célébré à la campagne, & elle eſt, en quelque ſorte, traînée aux autels ; l'hymen l'a pour jamais aſſervie à Salisbury, qui, le lendemain même de ſes nôces, quitte ſa femme pour aller avec le comte de Suffolk porter la guerre en Flandres, où divers ſuccès les arrêtèrent.

Maly avoit ſuivi la jeune comteſſe au château de Salisbury. A peine cette dernière ſe trouve en liberté, qu'elle remet un paquet cacheté entre les mains de ſon amie. C'eſt, dit-elle, la comteſſe de Salisbury qui vous prie de garder un dépôt qu'il étoit permis à la fille de mylord Varuccy de poſſéder ; ma chere Maly, ne m'en parlez jamais, & ſi j'étois aſſez faible pour vous le redemander, obſtinez-vous à me le refuſer ; votre fermeté inébranlable me prouvera votre attachement ; je n'ai pas la force de détruire ce monument, dirai-je de mon infidélité à mon devoir ; hélas ! je ne crois point l'avoir offenſé ; qui ſçait ſe combattre, & remporter la

victoire, du moins en apparence, n'eſt-il pas digne de quelque eſtime ? ah ! ſi l'on pénétroit dans le cœur, que peu de vertus réſiſteroient à des regards ſévères !

La fortune ſe laſſa de favoriſer le comte de Salisbury ; il trouva en Flandres le terme de cette eſpèce d'aſcendant qu'il avoit eu juſqu'à cette époque dans ſes entrepriſes militaires ; Suffolk & lui furent battus, & envoyés priſonniers à la cour de France où on les reçut avec cette conſidération que le Français généreux témoigne toujours à ſes ennemis défaits.

Cette fâcheuſe nouvelle cauſa un violent chagrin à la comteſſe : elle ſentit en ce moment qu'elle étoit liée à Salisbury, & qu'une épouſe partage la deſtinée de ſon époux ; elle éprouva que l'amour-propre excite peut-être des mouvements auſſi vifs que ceux de la tendreſſe ; Maly recevoit ſes larmes, & elle s'étoit apperçue que la comteſſe goûtoit une ſorte de plaiſir à les répandre : il ſembloit qu'elle cherchât à autoriſer ſa douleur. Les yeux d'une femme ſont quelquefois plus perçants que les nôtres. Maly entrevoyoit dans l'agitation de ſon amie, quelque choſe de plus marqué qu'une triſteſſe occaſionnée par des diſgraces dont il étoit aiſé de prévoir la fin. D'ailleurs elle ſe rappelloit quelques-unes des expreſſions

de la comteſſe, lorſqu'elle lui avoit remis le dépôt entre les mains ; Maly vint à ſoupçonner que la fille de Varuccy nourriſſoit une paſſion ſecréte qu'elle avoit de la répugnance à s'avouer ; ces ſoupçons ſe fortifièrent ; cédant enfin à la curioſité, trahiſſant la confiance, l'amitié, l'honneur, voulant peut-être ſe rendre utile à ſon amie, elle écoute un tranſport indiſcrèt : elle ouvre ce dépôt : le premier objet qui s'offre à ſa vûe eſt le portrait du roi, avec un écrit aſſez étendu, tracé de la main d'Alix, & qui contenoit ce qu'on pourroit appeller un journal exact où la fille du lord s'étoit rendu un fidèle compte de ſes moindres ſentiments. Voici à peu près ce que renfermoit cet écrit ſingulier : » Qu'eſt-ce que je ſens ? quels mouvements » plus forts que tous ceux que j'ai éprouvés juſqu'à » ce jour, entraînent mon ame ? ſeroit-ce là ce qu'on » nomme de l'amour ? & qui auroit excité en moi » cette impreſſion dont tout m'ordonne de triom- » pher ? perſonne ne m'entend-il, ne me voit-il ? » ah ! je rougis, je crains moi-même de m'interro- » ger, de lire dans mon cœur ! quoi ! j'aurois conçu » une paſſion inſenſée pour l'objet de nos hommages reſpectueux ! j'aimerois un monarque, notre » maître, Edouard ! quel aveu vient de m'échap-

» per ! ſeroit-il bien vrai ? oui, j'aime ; j'aime le
» plus grand des rois, le plus aimable des hom-
» mes ; Edouard eſt le héros d'Alix ; ah ! il n'eſt que
» trop mon ſouverain ! & qui règneroit ſur mon
» ame avec plus d'empire ? quel plaiſir je reſſens à me
» faire raconter toutes ces belles actions qui annon-
» cent à l'Angleterre la plus brillante époque de la
» monarchie ! Mais pourquoi dépoſé-je mes plus
» ſecrétes penſées ſur ce papier, le ſeul confident,
» le ſeul ami qui reçoive l'épanchement de mon
» cœur ? eſt-ce pour fixer ſous mes yeux un ſujet éter-
» nel de reproches, un monument de ma faibleſſe,
» de mon repentir ? Ne nous abuſons point ; ayons
» le courage d'aller chercher en nous la vérité ; cette
» image de moi-même, que je me préſente, ces dé-
» tails d'un ſentiment que j'approfondis, où je me
» plais tant à m'arrêter : c'eſt pour flatter, pour en-
» tretenir un penchant chimérique, condamnable, à
» mes propres regards. Inſenſée que je ſuis ! tout
» me ramène à ce portrait ſi précieux pour ma folle
» erreur. Oui, cher Edouard, oui, prince digne de
» toute notre admiration, j'aime à revoir ſans ceſſe
» ces traits exprimés bien plus vivement encore dans

» mon ame ; je vous contemple, je vous parle, je » vous répéte que je vous offre avec tranſport l'hom- » mage d'une tendreſſe qui n'éclatera jamais ; je ne vi- » vrai que pour vous aimer, pour vous adorer en ſe- » cret ; je me dirai à moi-même que mon cœur vous eſt » conſacré ; & cet aveu ne ſuffira-t-il pas à mon bon- » heur ? tout le monde ignorera l'objet de mon atta- » chement ; je me contenterai de connaître, de ſentir » l'amour ; n'eſt-ce rien que le plaiſir d'aimer ? Mais » qu'eſt-ce que j'écris ! voilà bien un tableau fidèle » du bouleverſement total de ma raiſon ! ſçais-je ce » que je veux, ce que je ſouhaite ? ce papier ne ſert » qu'à me couvrir de honte ; c'eſt une glace fidèle » où je me contemple avec humiliation.

Alix s'étoit arrêtée à cet endroit, & enſuite elle reprenoit le cours de cet examen d'elle-même. Maly n'eut pas beſoin d'en lire davantage pour être éclairée ſur la ſituation de la comteſſe de Salisbury ; loin de ſe reprocher ſon indiſcrétion, elle crut devoir s'applaudir ; elle eſpéra d'amener la comteſſe au point de lui réveler ſon ſecret, & alors elle ſe flattoit que ſes conſeils ſalutaires rendroient à ſon amie un repos qu'elle ne pouvoit acquérir par ſes propres réflexions.

Le bruit ſe répand que le roi d'Angleterre va épouſer une des filles du comte de Haynaut : la comteſſe de Salisbury ne ſçauroit cacher le trouble où la jette cette nouvelle ; c'eſt alors que ſa mélancolie augmente ; ſon cœur a beſoin de s'épancher ; elle voudroit que ce fut dans celui de Maly : au moment où ſon ſecret eſt prêt à lui échapper, la voix lui manque, & elle ne peut que verſer des larmes. Vous rejettez toujours, lui dit Maly, l'excès de votre chagrin ſur la captivité de votre époux. Eh ! ma chère comteſſe, ſon ſort eſt-il auſſi malheureux que vous le prétendez ? ſon ſéjour à la cour de France adoucit bien le déſagrément d'être priſonnier. Il trouve peut-être dans ſon eſclavage des douceurs qui le dédommagent de ſa liberté. Qui vous aſſurera que quelque aimable Françaiſe ne lui a point fait oublier la charmante comteſſe de Salisbury, ou du moins ne l'a point rendu infidèle. Qu'il me trahiſſe, s'écrie Alix, qu'il ceſſe de m'aimer ... ce n'eſt point... Elle

---

Du comte de Haynaut. En effet Edouard épouſa dans la ſuite Philippe, une des filles du comte ; Iſabelle, mère du prince Anglais, avoit déjà arrêté ce mariage du vivant de ſon mari ; ce fut à Yorck que s'en fit la cérémonie.

n'achève pas. Vous employez la diſſimulation avec moi, reprend vivement Maly ! quoi ! je n'ai point votre confiance ! La comteſſe la regarde : elle s'apperçoit que ſon amie l'obſerve avec cette attention qui fait voir que la vérité eſt connue ; Salisbury eſt déconcertée ; Maly ſe jette à ſes pieds : — Il eſt inutile de feindre davantage ; vous me pardonnerez mon obſtination à vouloir pénétrer un ſecret ... qu'il ne vous eſt plus poſſible de me déguiſer ; ma chère Alix, je ſçais tout. — Comment ! — Oui, je ſçais, je vois qu'il n'y a que l'honneur qui vous attache à un mari que vous connaiſſez à peine, qu'avant de l'épouſer, vous étiez ſubjuguée par une paſſion qu'aujourd'hui vous devez vaincre, qu'Edouard... — Quel nom prononces-tu ?. Eh bien ; oui, je ſuis la plus infortunée, la plus condamnable des femmes : je nourris dans mon ame un feu que depuis longtems j'aurois dû éteindre, qui jamais n'auroit dû s'allumer. Eh ! quels ſont mes vœux ? Maly, reçois mes pleurs dans ton ſein ; dis-moi bien que je ſuis une inſenſée, une épouſe criminelle ... mais, qui t'a pu éclairer ſur ma faibleſſe ? me ſerois-je trahie ? eh ! qu'il eſt difficile de ſe contraindre, quand on a le cœur rempli d'un amour ... ce mot m'eſt échappé ! Je vous avouerai ;

répond Maly, que j'ai offenſé la confiance que vous m'aviez accordée ... vous m'entendez; épargnez-moi la honte de vous montrer tout l'excès de ma faute. — Quoi, ce dépôt ... ce portrait... — J'ai tout vû; je conviendrai que mon infidélité eſt impardonnable : mais je n'avois pu croire que les diſgraces de Salisbury fuſſent les ſeuls motifs de votre douleur. Je ſuis votre amie, votre amie la plus zélée, & ... je voudrois dumoins ſoulager vos peines, s'il n'eſt pas en mon pouvoir de les guérir. Où vous conduira cette malheureuſe paſſion? — A la mort, ma chère Maly. Le moyen de vivre dévorée d'un ſentiment dont on a ſoi-même à rougir, qui bleſſe la décence, la raiſon! cache-la bien cette faibleſſe ... dont j'eſpère triompher... Maly, j'ai donc une rivale! Encore ſi Edouard ne ſe fût point marié : mais dans les bras d'une autre ... tu vois juſqu'à quel point je m'égare. Eh! puiſqu'il t'eſt connu ce penchant auſſi abſurde que coupable, ne ménage point tes reproches; montre-moi toute la profondeur de l'abyme où je cours me précipiter; parle-moi de ma gloire, de mon devoir, du comte de Salisbury... Il eſt mon époux; ce nom dit tout contre moi. Qu'aurois-je à lui oppoſer? que mon amie ſoit la première à me condamner, à

déchirer mes bleſſures ; c'eſt l'unique remède qui puiſſe me rappeller à la raiſon.

En diſant ces mots, la comteſſe embraſſoit ſon amie ; elle ajoûte : donne-moi ce fatal dépôt ; que je l'écarte à jamais de mes yeux ; que ce malheureux portrait n'éxiſte plus.

Maly rend l'un & l'autre à la comteſſe, qui dans ſon premier emportement, jette l'écrit au feu ; elle veut faire éprouver au portrait la même deſtinée : ſes mains ſont incertaines, tremblantes ; elle reſte en ſuſpens, & laiſſe tomber ſes regards ſur cette image, qui ne lui eſt que trop chère. — Maly, l'as-tu bien éxaminée ? que d'agréments elle réunit ! eh bien ! Edouard eſt mille fois plus aimable ; je ne l'ai vû qu'un ſeul inſtant, & c'eſt d'après ce moment, d'après un regard que j'ai tracé cette peinture bien au-deſſous de l'original ! Combien ſa grande ame, dit-on, eſt ſupérieure à ces dehors ſi ſéduiſants ! il eſt généreux, bienfaiſant, le plus ſenſible des hommes ; il poſsède toutes les vertus, tous les préſents du ciel ; il eſt digne des reſpects, de la vénération, hélas ! dirai-je de l'amour le plus tendre. Ah ! Maly, Maly, que le ſort ne m'avoit-il fait naitre dans un rang qui me permît de l'aimer, de l'adorer, d'aſpirer à ſon

cœur,

cœur, à ſa main ! Ce n'eſt pas le partage de ſon thrône qui eût fait mon bonheur !.. Ou plutôt, pourquoi Edouard & moi ne ſommes-nous pas d'une naiſſance obſcure ? il m'eût aimée, Maly ; il m'auroit été ſi cher ! je l'euſſe épouſé ; nous ſerions unis ! Eh ! que ſont les richeſſes, les grandeurs ? que tout eſt étranger à des cœurs qui ſçavent aimer !.. Maly, je n'ai pas la force d'anéantir cet ouvrage d'un fol égarement ; charge-toi de ce ſoin. Sois ſans pitié pour ma faibleſſe.

Maly alloit livrer le portrait aux flammes ; la comteſſe lui retient le bras : — Nous ne détruirons point ce monument d'une tendreſſe, que je viendrai à bout d'étouffer. Oui, graces à ta généreuſe amitié, je remporterai la victoire ; mais garde ce portrait aux conditions que tu ne le remettras jamais ſous mes yeux ; je conſens à ce ſacrifice. Qu'eſt-ce que la vertu exigeroit davantage ?

La comteſſe ſe ſentoit ſoulagée d'un fardeau accablant, depuis que ſon amie étoit inſtruite de ſa paſſion, & qu'elle avoit le droit de lire dans ſon ame. Quoique Maly s'élevât contre ſon penchant, madame de Salisbury goûtoit le plaiſir d'en parler ; en promettant d'oublier Edouard, elle répétoit vingt fois ſon nom. Combien le cœur humain s'en impoſe ! Arrêter

nos regards ſur les détails d'une erreur qui nous a été chère, c'eſt être bien près d'y retomber. Voulons-nous profiter de la victoire, ne tournons point les yeux ſur ce que nous avons fait, mais ſur ce qui nous reſte à faire ; la paſſion dont on ſe retrace l'image, nous tyranniſe encore, & ce n'eſt que l'oubli & le temps qui puiſſent nous en affranchir.

Les Écoſſais ſembloient renaître de leurs pertes ; la fortune paraiſſoit reſſuſciter les ennemis d'Edouard & les multiplier, pour donner plus d'activité à ſa valeur & d'éclat à ſa gloire ; toujours attaqué & toujours victorieux, il voloit ſans ceſſe à de nouvelles conquêtes. David Brus avoit apporté en naiſſant le courage de ſon père, & ſa haine implacable contre les Anglais. Il combattoit, pour ainſi dire, le génie dominant d'Edouard. Il avoit ramaſſé une armée conſidérable, formée de diverſes troupes accourues ſous ſes drapeaux, de la Suède, de la Norwège, du Dannemark &c. Ce prince entre dans le Northumberland, y promène le ravage, y marque ſes traces par le feu & le ſang, prend d'aſſaut Durham, vient enfin camper près du château de Salisbury. L'allarme ſe répand dans cet aſyle qui ſembloit n'être conſacré qu'aux peines de l'amour. La comteſſe alors déploye cette ame ſublime, égale à ſa beauté ; elle raſſemble ſes vaſſaux, les invite

à tenter tous les efforts, pour ſoutenir le ſiège qui les menace ; elle ſe met elle-même à la tête des ſoldats. Ce n'eſt plus la déeſſe des graces : c'eſt une divinité guerrière qui anime de ſon eſprit belliqueux tout ce qui l'environne ; elle a revêtu l'appareil militaire ; un caſque orné d'un panache blanc, brille ſur ſa tête. Maly ne revient point de ſa ſurpriſe : elle doute ſi l'héroïne qu'elle admire, eſt l'aimable comteſſe de Salisbury qui s'abandonnoit, il y a quelques moments, à toute la langueur d'une malheureuſe tendreſſe.

Ce que la comteſſe avoit prévu étoit arrivé : David avoit formé le blocus du château, & ſe préparoit à s'en rendre le maître. Madame de Salisbury avoit envoyé demander du ſecours à Edouard ; ce prince étoit à Barwich. Les députés rencontrèrent ſur leur route un parti ennemi qui s'étoit emparé de quelques troupeaux ; les premiers mirent en fuite les Écoſſais, dont l'arrogance s'étoit permis des railleries ſur madame de Salisbury ; ils en bleſsèrent même quelques-uns, en leur diſant qu'ils pouvoient rapporter à leur roi qu'une femme ſçauroit vaincre de pareils hommes.

La comteſſe effectivement montra une valeur & une habileté qui juſqu'à ce moment avoient eu peu

d'exemples ; elle préſidoit à tous les aſſauts, encourageoit ſa troupe, en lui ſervant de modèle. Soit que David craignît de compromettre ſa réputation, en s'expoſant à la honte d'être défait par une femme, ou ſoit qu'il ne voulût point attendre Edouard qui accouroit à grands pas, il leva bruſquement le ſiège. La comteſſe eſt inſtruite de ſa retraite, ſort de Salisbury, & tombe avec vivacité ſur l'arrière-garde de l'armée Écoſſaiſe ; le ſuccès couronne ſon heureuſe audace, & elle a même la gloire d'arracher à l'ennemi pluſieurs étendards.

Elle revenoit accompagnée de toute la ſplendeur qui ſuit la victoire ; une foule de peuple ſe précipitoit ſur ſon paſſage ; l'air retentiſſoit d'acclamations. Les uns lui préſentoient des couronnes de fleurs ; d'autres lui apportoient des branches de laurier. Si cet évenement ſe fût paſſé dans les tems fabuleux, on n'auroit pas manqué de comparer madame de Salisbury à Vénus qui avoit pris la cuiraſſe & les armes de Pallas. Quel ſpectacle pour un jeune héros qu'enflammoit l'ardeur des combats ! c'eſt dans ce brillant appareil que la comteſſe s'offre aux regards du roi d'Angleterre ; il voloit à ſon ſecours ; à peine l'a-t-elle apperçu, elle ordonne à ſes écuyers de

déposer les fruits de sa victoire aux pieds d'Edouard. Sire, lui dit-elle, je viens mettre à vos génoux les faibles monuments d'une gloire qui est votre ouvrage : la nouvelle de votre arrivée à frappé de terreur nos ennemis, & c'est au bruit seul de votre nom que je dois l'avantage d'avoir enlevé ces drapeaux ; daignez les accepter comme un hommage auquel la singularité peut donner quelque prix. Il ne m'appartient pas de vouloir imiter votre valeur ; je dois me borner à la célébrer.

Ces paroles exprimées par une voix enchantereſſe, cauſent à Edouard un trouble dont il ne peut guères démêler la cauſe. Madame, reprend avec tranſport le monarque, un mot de votre bouche met le comble aux éloges, & c'eſt la récompenſe la plus flatteuſe qu'on puiſſe envier. Je vais porter ces drapeaux ſur les remparts du château de Salisbury; qu'ils y atteſtent à jamais la victoire de la beauté. Le roi ajoûte avec cet embarras qui trahit le ſentiment : la belle comteſſe de Salisbury a remporté plus d'un triomphe en cette journée.

La comteſſe rougit ; elle amène le prince au château, entouré de ſes courtiſans, & ſuivi d'un corps de ſon armée. Edouard attache de ſes mains mêmes les éten-

darts ſur la principale porte de Salisbury ; il ordonne qu'on mette ſon épée & ſon bouclier au bas de ces trophées, avec cette deviſe : TOUT LUI DOIT RENDRE LES ARMES.

Madame de Salisbury employa le peu de moments qui lui reſtoient, aux préparatifs d'une fête qui pût être agréable au monarque. Il paſſa quelques jours dans cet aſyle où il eût aiſément oublié la cour & les combats. La comteſſe donna une eſpèce de joûte ; elle diſtribua les prix, & elle eut le plaiſir de couronner vainqueur l'homme qu'elle commençoit à redouter le plus.

Retirée dans ſon appartement avec ſa chère Maly, ce fut alors qu'elle ſe dédommagea d'une contrainte qu'elle n'avoit eu que trop de peine à ſupporter. —Enfin je puis développer mon ame aux regards de l'amitié. Maly, c'eſt donc là ce héros dont la préſence ſeule m'avoit inſpiré une paſſion, que je dois rejetter. Ah! ma tendre amie, qu'il eſt dangereux de le voir, de l'entendre ! pourquoi eſt-il venu dans ces lieux ? qu'il les quitte, qu'il s'éloigne à jamais ! Maly... il emportera mon cœur ... malgré moi, je manque à mon devoir, à mon époux, à moi-même : j'oublie tout. Malheureuſe ! & je puis avouer ... ce n'eſt plus

une faibleſſe ; c'eſt un égarement, un crime. Maly, oppoſe-toi aux progrès de cette flamme qui me deshonore ; c'eſt aujourd'hui que j'ai beſoin de toute la force de ta raiſon ; pour moi, je n'en ai plus ; dumoins que je ſauve ma gloire aux yeux d'Edouard ! qu'il n'y ait que toi ſeule au monde qui ſçaches que je ſuis la plus faible des femmes ... Me ſerois-je trompée ? le roi ne m'a point regardée avec indifférence ; éprouveroit-il ce qu'il eſt de mon honneur de lui cacher pour toujours ? je deſirerois de plaire à mon ſouverain, à tout autre que Salisbury ! Non, mon amie, tu ne m'as point aſſez reproché une trop fatale erreur ; ſi le roi pouvoit partir, ſans que je fuſſe obligée de ſoutenir ſa préſence ! ſi je ne le voyois jamais ! eſt-ce bien là l'objet de mes vœux ?

Chaque inſtant approfondiſſoit la bleſſure d'un cœur qui demandoit des conſeils qu'il lui étoit difficile de ſuivre. Mais qu'Edouard étoit livré à des tranſports encore plus violents ! il étoit jeune, il étoit roi, & roi couvert de gloire, dont la renommée célébroit déjà les actions éclatantes. Voilà bien des éguillons puiſſants qui l'excitoient à ſe déclarer. L'aſpect de Madame de Salisbury lui avoit fait reſſentir une flamme que juſqu'alors il

avoit ignorée ; il n'étoit plus en ſon pouvoir de l'étouffer. Guillaume Truſſel, un de ces lâches courtiſans que la complaiſance & la baſſeſſe élèvent à la faveur, jouiſſoit de la confiance de ſon maître ; l'abdication du malheureux Edouard II avoit été, en quelque ſorte, ſon ouvrage. Le roi, par cette fatalité qui s'attache quelquefois aux perſonnes du premier rang, ignoroit les crimes de Truſſel ; il brûloit de ſe trouver avec ſon confident. Truſſel, lui dit-il, c'en eſt fait, l'inſenſible Edouard a perdu tout ſon orgueil ; c'eſt à la comteſſe de Salisbury qu'il

---

Guillaume Truſſel &c. Ce fut lui que les Anglais nommèrent pour déclarer, au nom du peuple, à Edouard II, que ſes ſujets n'étoient plus liés par le ſerment qu'ils lui avoient juré, & pour recevoir ſon acte de renonciation au trône. Ce digne miniſtre de la fureur d'un parti qui avoit le deſſus, eut l'audace ou plutôt la baſſeſſe d'inſulter à ſon ſouverain. On pouſſa l'inhumanité envers le malheureux Edouard juſqu'à le faire raſer en pleine campagne avec de l'eau froide tirée d'un foſſé bourbeux (ce ſont les expreſſions de Rapin Thoyras.) Ce prince infortuné répondit à ce mauvais traitement en diſant à ſes perſécuteurs » que, quoiqu'ils puſſent faire, ils ne lui ôteroient » point l'uſage de l'eau chaude pour ſe raſer, » & en même-tems, ajoûte l'hiſtorien, deux torrents de larmes coulèrent de ſes yeux, Quel exemple des jeux cruels de la fortune ! & qu'il prouve bien que l'homme, quand il ſe dégrade, eſt le plus barbare & le plus dénaturé de tous les êtres !

convient de ſe parer d'une juſte fierté : elle m'a vaincu, & pour la vie ! Quoi ! c'eſt moi qui ſoupire, qui brûle d'un feu dont ſans doute s'offenſe ma gloire ! Truſſel, Edouard amoureux ! & quel eſt l'objet qui m'a dompté ? l'épouſe d'un homme qui m'eſt cher, auquel j'ai donné le nom de mon ami, qui a penſé perdre la vie pour moi, que la fortune pourſuit, puiſqu'il eſt privé de la liberté... La comteſſe de Salisbury ne ſçaura jamais l'empire qu'elle a uſurpé ſur mon ame. J'abuſerois de ma puiſſance ! j'offenſerois la vertu ! le comte eſt mon ſujet, c'eſt à moi de le protéger. Vous êtes monarque, interrompt l'adroit courtiſan, & vous ſeriez arrêté par des obſtacles ! Et penſez-vous que la comteſſe ne ſeroit pas flattée d'avoir fait naître en vous une paſſion qu'elle s'empreſſeroit de ſatisfaire ? Le ciel vous donna le ſceptre pour impoſer des loix à votre gré : Sire, c'eſt à vous de regner ; l'autorité ne doit point connaître de bornes. — Truſſel, & penſez-vous que le ciel & la vertu ne ſoient pas au-deſſus des rois ? n'ai-je point au fond de mon cœur mon premier maître, mon premier juge, une voix qui me crie que l'abus du pouvoir eſt une des plus grandes fautes des ſouverains ? encore une fois, je manque à tout, ſi je cherche à ſéduire la femme du comte de Salisbury.

Contraignez donc vos deſirs, replique vivement Truſſel; aſſerviſſez-vous au joug des préjugés, comme le dernier de vos ſujets. Et quelles ſeroient les prérogatives de la couronne, ſi vous alliez vous ſoumettre à un eſclavage qui n'eſt fait que pour le peuple? Aimez, oſez le dire, & croyez qu'on écoutera favorablement un prince qui, ſans l'éclat du thrône, eût inſpiré des ſentiments que ſa grandeur même eſt intéreſſée à faire éclater.

Truſſel parloit en faveur de la paſſion d'Edouard: il n'étoit guères poſſible que le monarque ne fût point porté à l'écouter. On convint que ce prince écriroit à la comteſſe, & que le favori ſe chargeroit de la prévenir, & de lui rendre la lettre. Edouard traça l'écrit le plus enflammé; il peignoit ſa tendreſſe en amant qui exige du retour; on démêloit le ſouverain à travers l'homme paſſionné; & Edouard aſpiroit à la conquête de la plus belle perſonne de l'Angleterre. Le courtiſan demande une entrevûe à madame de Salisbury; elle eſt accordée. Il employe dans la converſation tous les artifices d'un eſprit qui s'eſt fait une étude de la ſoupleſſe & de l'intrigue; enfin il parvient juſqu'à mettre l'écrit du roi ſous les yeux de la comteſſe. C'eſt alors que l'amour de l'honneur combattu

dans le ſilence, que toute la dignité d'une conduite ſage & irréprochable ſoutiennent cette ame héroïque contre les aſſauts d'un courtiſan dépravé, contre ſa propre faibleſſe. De quel front, dit-elle, oſez-vous m'entretenir d'une paſſion dont le roi lui-même n'a point l'indiſcrétion de me parler ? Truſſel, connaiſſez-vous bien la fille de mylord Varuccy ? ſçavez-vous que je ſuis enchaînée par des liens ſacrés, que le comte de Salisbury eſt mon époux ? Edouard eſt notre maître ; je ſuis faite pour le reſpecter, pour lui obéir : mais il ne voudra point mon deshonneur ; non, il ne voudra point ſouiller d'un opprobre ineffaçable un digne ſerviteur qui n'aſpire qu'à répandre juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang pour ſon roi & pour ſa patrie.

Un torrent de larmes empêche la comteſſe de pourſuivre. Vous pleurez, s'écrie Edouard en ſe montrant, & accourant vers elle avec précipitation ! ah ! belle Salisbury, pardonnez à la violence d'un amour qui n'a pu ſe contraindre ; vous pleurez ! & c'eſt moi qui ferois couler ces larmes ! Truſſel vous auroit-il offenſée, en vous diſant que vous êtes la première beauté de l'Angleterre, que les plus brillants hommages vous ſont dûs ? Ne peut-on avouer le pouvoir de vos charmes ſans vous déplaire ? Ah ! madame,

ſongez que c'eſt votre roi, Edouard qui tombe à vos genoux.

Et en effet le monarque n'avoit pas achevé ces paroles, qu'il étoit aux pieds de la comteſſe ; elle s'empreſſe de le relever : --- Sire, que faites-vous ? c'eſt moi qui me reſſouviens de votre rang ; vous l'oubliez. N'eſt-ce pas à mon maître à défendre la femme du lord Salisbury contre tout ce qui pourroit bleſſer ſon honneur ? Si je n'étois point mariée, ſi

---

Si je n'étois point mariée &c. On ne ſera pas faché d'avoir ſous les yeux la converſation d'Edouard & de la comteſſe de Saliſbury, rendue avec cette naïveté Gauloiſe qui fait le charme de nos anciens écrivains. *Jamais*, dit le roi à madame de Saliſbury, *je ne vis ſi noble, ſi friſque, ne ſi belle dame. Le doux maintien, le parfaict ſens, la grace, la grande nobleſſe & la beauté que j'ai treuvez en vous, m'ont ſi fort ſurpris, qu'il convient que je vous ayme ; car nul éconduit ne m'en pourroit oſter. Chier ſire*, répond la comteſſe, *ne me veuillez mye mocquer, ne tenter. Je ne pourrois cuider que ce fuſt à certes ce que vous dictes, ne que ſi noble & gentil prince comme vous eût penſé à deshonnorer moy & mon mari lequel eſt ſi vaillant chevalier, & qui tant vous a ſervi & encore gît pour vous en priſon.* (Le roi redouble ſes empreſſemens) *Chier ſire, Dieu le père glorieux vous veuille conduire & oſter de vilaine penſée ; car je ſuis & ſeray touſiours appareillée de vous ſervir à votre honneur & au mien* &c.

j'étois libre ; ſi le ciel m'eût fait naitre votre égale... ſouffrez que je me retire, & pardonnez ſi je m'interdis pour jamais votre préſence.

Edouard veut ſuivre la comteſſe : — Je ne penſe pas, Sire, que vous armiez la puiſſance ſuprême ! Vous qui êtes ſi grand, ſi généreux, le modèle des ſouverains, voudriez-vous devoir à la puiſſance ce que l'amour ne ſçauroit vous donner ? Exigez mes tributs de reſpect, de reconnaiſſance, d'admiration ; ils vous ſont entiérement conſacrés : mais attendre de moi le moindre retour qui ſeroit contraire à ma gloire, à la vôtre ; l'idée ſeule eſt une offenſe... Je mérite votre eſtime ; daignez, Sire, triompher de vous-même, comme vous triomphez de vos ennemis. Je forme mille vœux pour votre bonheur, pour l'étendue d'un règne qui ſera un des plus brillants de notre monarchie : j'en crois mon cœur ... & vous avez tous ſes ſentimens, hors ceux de l'amour... Qui ! moi ! je vous aimerois ! Sire, je vous le répète : je ſuis l'épouſe du comte de Salisbury ; après ce mot, qu'ai-je à dire à votre majeſté ?.. j'ai prononcé notre arrêt à tous deux.

Madame de Salisbury, à ces dernières paroles, s'étoit ſéparée bruſquement du monarque, & avoit couru s'enfermer dans ſon appartement. Edouard

déſeſperé du peu de ſuccès de ſa démarche, demande vainement à voir la comteſſe : il ne peut l'obtenir ; il part en proie à différents tranſports. Quelquefois il s'accuſoit de trop de retenue, & formoit le projet de parler en maître ; d'autres fois il concevoit le deſſein de ſe montrer encore plus tendre, & il vouloit ne tenir que de ſon amour & du temps une conquête qui le touchoit déjà plus que celle de l'Écoſſe. Truſſel entretenoit cette ardeur qu'irritoit la réſiſtance. Edouard n'étoit pas accoutumé à céder ; cependant il ſe détermine à ne point employer l'autorité, & court à Londres l'ame remplie d'une paſſion dont il auroit craint d'offenſer l'objet.

Que le roi eût été bien vengé de tout ce qu'il ſouffroit, s'il avoit eu les yeux de Maly ! Le cœur de madame de Salisbury leur étoit expoſé dans tous les divers orages qui l'agitoient ; elle a eu la force de quitter Edouard, de s'impoſer l'eſpèce de loi de ne jamais le revoir : elle n'eſt pas arrivée dans ſon appartement, que ſon courage l'abandonne : — Maly, il n'étoit que trop vrai qu'on partageoit mes ſentiments ! je ſuis aimée ; je ſuis aimée d'Edouard ; il m'en a fait l'aveu, & je n'ai point démenti ... ce que je devrois être ... ce que

je ne ſuis point. Non, Maly, non, mon cœur n'eſt plus à moi : ô Dieu ! qu'il eſt difficile de réſiſter, lorſque l'auteur de notre égarement nous eſt ſi cher ! Cependant je ne le verrai plus, je ne le verrai plus ... je n'en ſuis pas moins coupable envers mon mari. Eh ! puis-je me juſtifier à mes propres regards ? arrache donc le trait qui me déchire. Où eſt mon époux ? qu'il vienne, qu'il accoure ! Hélas ! aurois-je bien le front de ſupporter ſa préſence, tandis que dans mon ame... je la vaincrai, je l'anéantirai cette paſſion tyrannique qui ſemble être née avec moi. Ne me parle jamais du roi ; ne me prononce jamais le nom d'Edouard ; Edouard eſt mon ennemi ; Edouard fait mon malheur, ma honte ; Edouard ... ah ! Maly, Maly, je ſens que je l'adore, que j'expire de cet amour, qu'il eſt offenſant pour mon honneur, que le comte de Salisbury ... je lui avouerai tout, il me punira, & m'arrachera la vie !.. Du moins je puis bien promettre qu'Edouard ignorera toujours l'empire qu'il a ſur ma raiſon, ſur tous mes penchants ; c'eſt la dernière fois que je l'aurai vû ; c'eſt la dernière fois que je t'entretiendrai de mon état déplorable. Ma chère Maly, digne & ſeule amie que le ciel m'ait laiſſée

pour me conſoler, reçois mes larmes & ma vie ; que je meure dans ton ſein !

Et en diſant ces mots, la comteſſe étoit tombée dans les bras de Maly. Elle reçoit une lettre de ſon époux : — Le comte revient ! il ſoutiendra ma faibleſſe ! ſon arrivée empêchera qu'Edouard, & moi, nous n'écoutions un ſentiment que tous deux nous devons étouffer.

Mylord Varuccy vient voir ſa fille ; il lui demande la cauſe du profond abbattement où il la trouve plongée : elle craint de lui répondre, & d'employer l'artifice. — Alix, votre mari ſera bientôt de retour ; la cour de France le renvoye ſur ſa parole : ceſſez donc de vous allarmer ſur ſon ſort. S'il a eſſuyé quelques diſgraces, elles ſont bien réparées : il a ſçu ſervir l'Angleterre par une médiation qui fait honneur à ſes lumières politiques ; il eſt plus d'une ſource de gloire pour les hommes qui connaiſſent le prix de la véritable réputation ; vous verrez le comte dans peu de jours. Ma fille, n'allez donc pas lui montrer une douleur qui altéreroit le plaiſir qu'il aura de ſe trouver dans le ſein de ſa famille & de ſes amis.

Que

Que la comteſſe ſe trouvoit coupable lorſqu'elle entendoit ſon père attribuer ſa douleur à l'abſence de ſon mari ! O mon père, s'écrioit-elle, livrée à la ſolitude, je vous trompe auſſi ! qu'une paſſion inſenſée entraîne de fautes ! je trahis tout ce qui m'environne. Je bleſſe la confiance, l'amitié, l'amour paternel ! je ne me connais plus. Et j'oſerai m'offrir aux regards du comte de Salisbury ! mon malheur, mon crime ſont tracés ſur mon front ! j'ai le cœur trop plein de ce malheureux amour, pour qu'il n'éclate pas ; mon époux, tout l'univers ſçaura que je ſuis dévorée d'un feu qui ne peut que me rendre à la fois malheureuſe & mépriſable.

Edouard, de retour dans ſa capitale, entouré de l'éclat des grandeurs, rappellé à tous les plaiſirs, ne pouvoit oublier la comteſſe de Salisbury ; il la revoyoit dans tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux ; ſon cœur ſans ceſſe revoloit vers elle ; il éprouvoit que le pouvoir ſouverain ne remplit point le vuide de l'ame, & qu'elle a d'autres beſoins que ceux de l'ambition. C'eſt en vain que l'art des courtiſans, & ſurtout de Truſſel, cherchoit à imaginer des amuſements : ils ne pouvoient arracher le monarque à la profonde triſteſſe qui le conſumoit. Tous ces divertiſſements, toutes

TAYLOR INST. OXFORD

ces voluptés dont, en quelque ſorte, on l'accabloit, n'étoient point capables d'affaiblir un ſeul trait de l'image de la comteſſe; un regard de cette femme charmante eût fait goûter à Edouard une yvreſſe qui rarement eſt attachée aux plaiſirs de la cour.

Mylord Varuccy entre un matin dans l'appartement de ſa fille : — Je reçois des lettres du roi : il m'apprend que votre mari arrive inceſſamment à Londres, & il m'ordonne de vous y conduire. Ces mots frappent la comteſſe ; elle demeure interdite ; elle tâche de diſſimuler ſon trouble, & prenant la parole : — Le roi m'appelle à la cour ? — Vous y attendrez le lord Salisbury. — Eh ! mon père, mon mari ne viendra-t-il point en ces lieux ? pourquoi m'arracher à cette retraite ? — Ma fille, les moindres volontés des ſouverains ſont des ordres ſuprêmes. Notre maître vous donne une marque de bonté : vous devriez y répondre avec plus d'empreſſement. — Mylord, ſi vous ſçaviez ... je ſerai étrangère dans ce nouveau ſéjour où vous voulez m'entraîner. N'y a-t-il pas des dangers pour une perſonne de mon sèxe à s'expoſer au grand jour ? — Votre ſageſſe, l'éducation que vous avez reçue, les exemples de vertu que vous avez puiſés dans le ſein de votre famille : Alix, voilà bien des garants qui

m'assurent que vous sçaurez résister aux séductions qui pourraient chercher à vous surprendre. Encore une fois, ma fille, votre père & votre roi l'ordonnent : vous me suivrez à Londres.

La comtesse se précipite aux genoux de Varucey ; elle alloit lui déclarer l'aveu que lui avoit fait le monarque, révéler sa propre foiblesse : un lord de la connaissance de son père, étoit entré avec précipitation pour lui demander un service important ; la comtesse les quitte, & va retrouver en pleurant son amie : — Tu n'auras plus de reproches à me faire, Maly : vante-moi ma glorieuse victoire : mon père a reçu des ordres du roi de m'amener à la cour pour me trouver à l'arrivée du comte. Le croirois-tu ? j'ai eu la force de me combattre ; j'ai dompté le desir qui m'étoit le plus cher. Voir Edouard ! ce plaisir eût-il été un crime ? la vertu ne permet-elle pas ces foibles dédommagements de tout ce qu'elle nous refuse ? La présence du roi, un seul de ses regards m'eût fait supporter les peines secrétes que j'éprouve ; cette légére satisfaction n'auroit point offensé un devoir qui, sans doute, est trop rigoureux ; mon cœur n'eût pas formé le moindre sentiment ... ah ! ma chère amie, je

m'égare, je t'en impoſe ; je m'en impoſe à moi-même ! & comment toute mon ame n'auroit-elle pas été remplie du bonheur de voir un prince... Je ſuis aimée... ne crains rien, je ſçaurai réſiſter à mon père, à mes propres deſirs ; je n'irai point à Londres ; je reſterai dans ce ſéjour... je ne puis plus ſoutenir tant d'orages oppoſés. Maly, j'ai été ſur le point de découvrir tout à mylord ; l'arrivée d'un de ſes amis m'a arrachée à cette cruelle extrêmité ; ſois inſtruite ſeule de tout ce qui déchire mon cœur ; j'ai beſoin que l'amitié vienne m'appuyer. L'amour, quel mot j'ai prononcé, me cauſe bien des tourments ! Aidée de tes conſeils, de ta fermeté, je triompherai. Ah ! que je redoute la vûe de Salisbury ! qu'un cœur qui aime la vertu, en lui étant infidèle, a de la peine à ne pas ſe trahir ! Qu'on eſt heureux, lorſqu'on ne s'eſt point écarté de ſon devoir ! je l'ai perdu, ce bonheur ! jamais je ne le goûterai !

Varuccy fait des préparatifs pour retourner à Londres ; la comteſſe déterminée par ſon amie à garder le ſilence, & à ne point s'expoſer aux regards du monarque, prétexte une indiſpoſition ; ſon père s'en ſépare, en lui commandant expreſſément de venir le joindre à la cour, auſſitôt qu'elle ſera rétablie ; ſa

fille le voit partir avec quelque regret ; il y a des momens où elle accuſe ſa ſageſſe de trop de ſévérité. Elle s'interroge ſur ce qu'elle deſire, ſur ce qu'elle veut rejetter ; elle voudroit conſerver ſa vertu ; elle pleure ſur ſon ſacrifice. La comteſſe de Salisbury adore Edouard, & elle ſent tout l'excès de ſon égarement : quel ſort déplorable ! que de femmes retrouveront dans ce tableau l'image de leur ſituation !

Ce n'étoit point aſſez que madame de Salisbury eût ſoutenu les preſſantes ſollicitations de ſon père : il falloit qu'elle repouſsât des aſſauts encore plus redoutables. Au moment qu'elle pleuroit dans le ſein de ſon amie, qu'elle ſuccomboit ſous tant de combats différents, on annonce un inconnu qui demande un entretien ſecret : la comteſſe éloigne tout ce qui l'entoure, & demeure ſeule. L'inconnu entre, & préſente une lettre : — Voici, madame, ce que le roi m'a ordonné de vous rendre à vous-même. Le roi, dit madame de Salisbury ! elle ne peut cacher ſon trouble ; elle ouvre la lettre d'une main tremblante, & lit ces mots : » Vous faut-il, madame, des ordres » abſolus pour vous appeller à la cour ? Jamais la » voix du maître ne ſe fera entendre ; ce ſera celle de » l'homme qui vous eſt le plus ſoumis. Belle Salis-

» bury, l'amour n'eſt-il pas au-deſſus de tous les mo-
» narques de la terre ? C'eſt Edouard qui eſt votre ſu-
» jet : vous êtes ma ſouveraine ; oui, vous donnez
» des loix à ce cœur qui juſqu'ici n'avoit brûlé que de
» l'ardeur des combats, & n'avoit connu de paſſion
» que celle de la gloire. Je puis commander à
» l'Angleterre, & je ne ſçaurois maîtriſer un
» penchant que votre abſence ne fait que forti-
» fier. Venez, charmante Salisbury, embellir le ſé-
» jour de la grandeur ; ne craignez point que j'aye re-
» cours à l'autorité ; s'il m'étoit permis, toute ma cour
» ne vous parleroit que de ma tendreſſe : mais je ne
» prétends point vous contraindre : qu'un époux
» ſoit mon heureux rival ; qu'il ait votre amour ; je
» ne veux que vous voir, adorer en ſilence vos
» charmes, envier tout bas leur fortuné poſſeſſeur.
» Votre père vous attend, le comte eſt prêt à ſe ren-
» dre ici. Votre roi, ah ce n'eſt point le monarque
» qui vous écrit, votre amant, mais votre amant le
» plus diſcret, le plus déſintereſſé n'obtiendroit-il
» point une réponſe ?

P. S. » Si je ne puis jouir de votre préſence, qu'à la
» cruelle condition de ne vous point parler de mon
» amour, ſongez que je m'impoſerai un ſilence

» éternel ; oui, je ſçaurai me taire : mais, adorable » Salisbury, que je vous voye ! que mes yeux s'attachent ſur les vôtres ! que mes regards vous expriment une ardeur dont ma bouche s'interdira » l'aveu. Jamais, jamais je ne vous en parlerai ; » je me contenterai d'admirer, d'adorer en ſecret » la divinité de mon cœur. Les rois ont donc des » maîtres ! c'eſt à vous que l'Angleterre obéira. «

La comteſſe ne ſçait à quel ſentiment s'arrêter ; des mouvements confus ſe ſont élevés dans ſon ame : ſa vertu, ſon devoir, ſon amour, & c'eſt-là un de ſes plus redoutables ennemis, la combattent, triomphent tour à tour ; elle court, veut prendre la plume ; elle reſte en ſuſpens. Madame, lui dit l'inconnu, le roi attend une réponſe... Une réponſe, s'écrie madame de Salisbury ! eh ! qu'exige le roi ?.. Je ne paraitrai jamais en ſa préſence ; dites-lui...non, il faut que je lui écrive, qu'il ſçache... il me rend bien malheureuſe !

Cette victime d'une paſſion qui avoit pris trop d'empire, étoit livrée à une agitation qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Cependant elle ſe détermine, & trace ce billet trempé de ſes larmes. » Une réponſe, » ſire ! & que voulez-vous que je vous écrive ? je n'au» rai toujours qu'un ſeul mot à vous oppoſer : il n'en

» traîne aucune explication : je ſuis la comteſſe de Sa-
» lisbury; c'eſt-là tout ce que votre majeſté doit ſe dire,
» ſe répéter, ce que je me redirai cent fois à moi-même.
» Souffrez donc, ſire, que je demeure à jamais éloignée
» de votre préſence. Ce ſeroit à mon ſouverain à me
» répréſenter mes devoirs, ſi j'étois capable de m'en
» écarter. Mon ſéjour à la cour ne contribueroit point
» à vous rendre une tranquillité qui eſt néceſſaire à
» votre bonheur, à celui de l'état, ajouterai-je, au mien,
» hélas ! ſire, il eſt dangereux de ſoutenir la vûe d'un
» homme qui règne ſur les autres, & qui peut ſans
» crainte dire qu'il aime. Que mon père, que mon
» époux ignore une paſſion à laquelle l'un & l'autre
» nous devons renoncer. Tous mes reſpects, tous
» mes hommages d'eſtime, d'admiration, de recon-
» naiſſance même, je puis les mettre à vos pieds,
» mais ma tendreſſe, ſire... Ne m'eſt-il pas défendu
» de diſpoſer de mon cœur ? ce cœur que vous ty-
» ranniſez eſt-il à moi ? Oui ! vous le tyranniſez.
» Ah ! prince, laiſſez-moi dans ma retraite ; ſi mes
» larmes peuvent vous plaire, ce papier en eſt ar-
» roſé : ne m'écrivez plus, ne m'écrivez plus ; ou-
» bliez-moi, & ne cherchons point à nous voir. Non,
» ne nous voyons jamais. «

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La comteſſe vole vers Maly : — Edouard m'a écrit : voici ſa lettre, & je lui ai répondu. — Comment ? — Oh ! ne crains point qu'il me ſoit échappé le moindre mot que j'aye à me reprocher ! — Mais, ma chère comteſſe, répondre, n'eſt-ce pas marquer une complaiſance qu'accuſe une vertu délicate ? — Maly, tu me perces le cœur ! il falloit bien donner au roi une raiſon de mon éloignement de la cour ; non je ne lui ai point dit ... ſois ſûre que ma faibleſſe n'a point éclaté ; ce n'eſt qu'à tes yeux que je ſuis ſi peu digne d'eſtime ! mais plains-moi, aime-moi, Maly. Edouard ſçaura que je le ſuis, que je ne trahirai point mon honneur, que je reſterai fidèle à mon époux... tu me fais trembler ; ma réponſe ſeroit-elle ſuſceptible d'une interprétation favorable au penchant que tous deux nous devons condamner ? l'ai-je bien aſſuré que ſon amour m'offenſoit, qu'il ne m'en a point inſpiré, que je n'éxiſte que pour le comte de Salisbury ? le déſordre de mes ſens auroit-il paſſé dans ma lettre ! Oui, que mon époux revienne promtement ; ſa préſence m'avertira de mes devoirs. Pourquoi ai je vû le roi ? pourquoi m'a-t-il écrit ? Cruelle ! devois-tu me quitter, lorſque cet inconnu eſt entré dans mon appartement ? J'ai fait retirer tout ce qui m'entouroit ;

mais ces ordres ne s'étendoient point ſur l'amitié ; ſi tu fuſſes reſtée près de moi, j'aurois eu plus de fermeté ; je n'euſſe point écrit. Me voilà ſaiſie d'une crainte qui vient encore augmenter mes peines. Dumoins ſi j'étois faible, ſi je dévorois mes larmes, Edouard, tout l'univers l'ignoroit ; il n'y avoit que le ciel, & toi ſeule, devant qui j'euſſe à rougir ! s'il faut que le roi ait ſurpris dans ma lettre quelques-uns de ces ſentiments qui ne ſont connus que de toi, quel malheur ! quelle honte ! Je voudrois, Maly ... expirer avant que d'avoir revû mon époux. Il n'y a que la mort qui puiſſe me délivrer d'une ſituation ſi cruelle !

Madame de Salisbury en effet ſuccomboit ſous les tourments ſecrets dont elle étoit accablée. Sa lettre n'avoit ſervi qu'à enflammer davantage Edouard. L'œil pénétrant des courtiſans cherchoit à ſaiſir la cauſe de la ſombre mélancolie où s'abandonnoit le monarque. Retiré au fond de ſon palais, il ne converſoit qu'avec le ſeul Truſſel, & la comteſſe de Salisbury étoit l'unique ſujet de ſes entretiens. Tantôt il vouloit agir en maître irrité, & que l'objet de ſa paſſion fût amené à l'inſtant à la cour ; ſon lâche courtiſan l'échauffoit dans l'idée d'abuſer du ſouverain pouvoir. Tantôt le prince agité d'autres tranſports,

s'écrioit qu'on ne lui parlât plus de la comteſſe, qu'il l'oublieroit, qu'il l'avoit oubliée : — Oui, Truſſel, c'eſt une ingrate, indigne de la folle ardeur dont je ſuis épris. Dédaigner ſon roi, le voir à ſes genoux, & ne pas donner la plus faible marque de ſenſibilité ! Elle met ſur le compte de ſa vertu des ſentiments... qui, ſans doute, ne partent que de ſon indifférence, de ſon mépris pour ſon maître ; peut-être on me ſacrifie à un rival qui inſulte à ma faibleſſe ; s'il étoit vrai .. c'eſt alors que tout le caractère d'Edouard ſe déployeroit ; il ſçait ſe venger, il ſçait ce qui eſt dû à ſon rang, à ſon amour. Hélas ! le monarque eſt encore bien moins outragé que l'amant, & dans mon royaume, dans le monde entier, qui peut avoir ma tendreſſe ? Je ne demandois qu'à la voir, qu'à goûter le ſpectacle de ſes charmes, qu'à attacher mes yeux ſur ces yeux que j'idolâtre ! Elle me reproche, Truſſel, de faire couler ſes pleurs ! Qui ! moi, que je ſois la cauſe qu'il échappe une larme, une ſeule larme à la comteſſe de Saliſbury ! non, je ne l'affligerai point ; que mon cœur en ſoit déchiré, je ſçaurai me réſoudre à ce cruel ſacrifice, m'impoſer la loi de ne jamais la voir ! je lui prouverai que ſon roi eſt ſoumis à ſes volontés. Qu'elle ne ſe préſente point à mes regards, ja-

mais, jamais... & c'eſt moi qui profère ce mot... il n'importe, je ſuis roi; je veux l'être; je veux vaincre ma paſſion. Edouard doit être un modèle pour ſes égaux; ce n'eſt qu'à force de ſurmonter les obſtacles & d'aſſujettir la nature, que l'on peut s'élever au rang de grand homme; j'y parviendrai. (Le lord Varuccy s'offre aux regards du monarque) Varuccy, il ne faut point contraindre votre fille; qu'elle reſte à Salisbury; je ne retiendrai point longtems le comte, & il volera auprès de ſon épouſe. (Le lord s'étoit retiré) Eh bien, Truſſel, Edouard eſt-il digne de porter la couronne? tu le vois: je ſçais m'immoler: mais que le premier de mes ſujets que l'amour aura égaré, redoute un maître inflexible; je voudrois punir de ma victoire l'univers entier.

Edouard verſe des larmes: — Et le roi d'Angleterre, Édouard pleure! & pour une femme! elle eſt maîtreſſe de mon ame! je fais trembler l'Écoſſe, & je n'oſe déplaire à la comteſſe de Salisbury! ah! Truſſel, que l'amour change un cœur! je ne me connais plus! je ſuis... le plus faible des hommes!

Truſſel s'efforce de préſenter au monarque tout ce qu'il doit à ſa grandeur. — Truſſel, écartons le maître: l'amour ne ſe plaît que dans l'égalité; c'eſt

peut-être mon rang qui empêche la comteſſe de me payer d'un retour que j'ai mérité. Je porterai mes ſentiments à un degré qui dumoins m'obtiendra ſon eſtime. Je l'ai réſolu : elle ne paraîtra point à ma cour. Je me bornerai à l'aimer, à l'idolâtrer dans le fond de mon cœur ; elle ſeroit bien injuſte, bien barbare, ſi elle ne me plaignoit pas !.. Truſſel, crois-tu que madame de Salisbury me haïſſe ? ſa lettre eſt d'une femme ſenſible, à qui ſon devoir & la vertu ſont chers ; ſi elle n'étoit pas enchaînée par un hymen, qui m'eſt odieux, peut-être euſſé-je pu concevoir quelque eſpérance ; elle ſeroit venue à ma cour ; elle n'auroit pas évité ma vûe .. je m'égare dans mille projets qui ſe détruiſent ſucceſſivement. Truſſel ... je ne ſerai jamais un tyran ; la comteſſe de Salisbury jouira de toute ſa liberté, & mon amour ne cauſera qu'à moi ſeul des peines qui me flatteront encore, puiſque la comteſſe en ſera l'objet.

C'eſt ainſi qu'Edouard ſçavoit concilier le monarque & l'amant. S'il eût ſuivi les conſeils empoiſonnés du vil Truſſel, ce prince n'eût été qu'un roi ordinaire : mais le grand homme avoit la force de ſe conſulter ſoi-même, & il lui étoit impoſſible de deſcendre de cette grandeur qu'il imprimoit ſur toute

l'Angleterre. Un héros peut éprouver des faiblesses : mais il eſt rare qu'il y ſuccombe.

Maly, différente du confident d'Édouard, excitoit dans le cœur de ſon amie, l'amour de l'honneur & de la vertu ; elle armoit juſqu'à l'orgueil contre un ſentiment qu'elle aidoit la comteſſe à repouſſer. Eh ! que de triomphes ſur nos paſſions la vanité nous fait remporter ! qu'il eſt peu de ces victoires impoſantes qui ſoient l'ouvrage du pur amour de nos devoirs ! la vertu ſans mélange reſſemble aſſez au ſentiment déſintereſſé : on en parle beaucoup, & on en cherche encore des exemples.

La comteſſe de Salisbury tomba malade. Il y avoit des moments où elle regrettoit de n'avoir point ſuivi à Londres mylord Varuccy ; enſuite elle demandoit pardon à Maly de ces mouvements qui bleſſoient ſa gloire ; elle ſe condamnoit au jugement même de ſa propre raiſon.

Un exprès arrive de Londres, qui apporte à la comteſſe une lettre de ſon père. Le maintien de cet homme annonçoit une nouvelle déſagréable : la fille du lord Varuccy eſt incertaine ſur le coup qui la menace ; elle ſe détermine enfin à lire ce que mylord lui écrit. » Ma fille, (lui diſoit-il dans cette lettre)

» voici le moment où il faut vous armer de ce cou-
» rage que vous avez puisé dans mon sang. La véri-
» table grandeur est en nous ; celle que nous tenons
» de la fortune, s'évanouit comme les autres illu-
» sions qui composent le mensonge de la vie. Vous
» attendiez avec impatience votre époux ; il vous
» alloit faire partager les nouveaux bienfaits que
» lui préparoit son maître. Le Souverain suprême,
» qui commande à tous les rois de la terre, n'a pas
» voulu que le comte de Salisbury jouît plus long-
» tems des bontés de notre monarque. En un mot,
» ma fille, je vous le répète : vous avez de la reli-
» gion, de la fermeté ; vous devez être résignée aux
» plus cruels évenements : une maladie précipitée
» vient de nous enlever le comte...

Madame de Salisbury n'achève point la lettre : elle la donne à Maly qui étoit avec elle, en s'écriant : vois jusqu'à quel point le sort me poursuit : la mort vient de m'enlever mon époux !

Maly continue de lire : elle est instruite de tous les détails relatifs à cette perte qui auroit été encore plus foudroyante pour une femme ambitieuse : mais la comtesse ne regrettoit point le degré d'élévation où l'auroit portée son union avec le lord Salisbury ; elle ne

reſſentoit que la privation d'un époux qu'elle eſtimoit, & qu'elle auroit peut-être aimé, ſi elle eût eu le temps de vivre avec lui. Sa délicateſſe ſe faiſoit des reproches qu'elle ne cherchoit point à détourner, & qui lui rendoient cette perte plus ſenſible : — Il faut, Maly, que je t'ouvre mon cœur : un mouvement affreux vient de s'y élever ; je me fais honte à moi-même... au milieu de ma douleur, une ſorte de ſatisfaction... Je réparerai ce crime ; oui, c'en eſt un dont je me punirai ; je vengerai les mânes du comte de Salisbury des torts que j'ai pu avoir, tandis qu'il vivoit ; ſa veuve aura un courage & une fidélité que n'eut point ſon épouſe. Le roi pourra reprendre des eſpérances qu'il devoit avoir abandonnées ; il connaitra que l'eſtime & le devoir vont quelquefois auſſi loin que l'amour ; Salisbury dans le tombeau a déjà acquis ſur mon cœur des droits que lui diſputoit ma faibleſſe. Maly, j'expierai mes fautes, en m'armant de la plus auſtère ſévérité contre moi-même ; & mon orgueil eſt intéreſſé à défendre ma vertu.

Edouard dans la perſonne du comte, ſe voyoit enlever un des ſoutiens de ſa couronne : il le regretta comme un citoyen utile dont étoit privée l'Angleterre, & comme un favori qui aimoit ſincérement ſon

ſon maître ; ſi les hommes ont à ſe plaindre de trouver peu d'amis, c'eſt ſurtout aux ſouverains que ces plaintes ſont permiſes ; la grandeur ſemble encore plus que l'infortune, éloigner l'amitié ; la nature pardonneroit-elle moins l'élévation que le malheur ? Salisbury étoit attaché à Edouard, & non au monarque de la Grande-Bretagne. Cependant à travers les regrets qui échappoient au prince, l'amour revenoit mêler ſes plus vifs tranſports. Edouard ne pouvoit ſe diſſimuler qu'il ſe voyoit ſans rival, que la comteſſe étoit dégagée d'un nœud, qui juſqu'à ce moment avoit dû les arrêter l'un & l'autre ; enfin tout ce qu'il aimoit étoit libre ; cette image fixoit ſes regards ; & ſi quelque téméraire lui diſputoit le cœur de madame de Salisbury, alors il n'avoit rien à ménager : il étoit permis au roi d'appuyer les prétentions de l'amant.

Le comte ne laiſſoit point d'enfants. La loi obligeoit ſa veuve de renoncer au comté dont la poſſeſſion retournoit à la couronne. Ramenée par cet évenement à Londres, chez ſon père, il falloit que madame de Salisbury ſe rapprochat d'un objet d'autant plus redoutable, qu'elle ne pouvoit parvenir à y ſonger même avec indifférence. Quoi, diſoit-elle, à l'inſtant que j'attendois mon époux ;

& que ſa préſence m'eût donné des armes contre un penchant que je dois bannir de mon cœur, je retombe dans un abîme encore plus profond ; je perds mon mari, que j'ai offenſé ; oui, je l'ai offenſé ; hélas ! je ne ſçaurois me le cacher. Je n'ai plus de ſoutien ! j'eſpérois m'enſevelir dans cette retraite, y mourir ; & voilà qu'un ſort affreux me rappelle dans un ſéjour où je ſerai près d'un ennemi, qui n'eſt pour moi que trop à craindre ! Mon père ſurprendra mon trouble, m'accablera de réprimandes que j'aurai méritées ; il m'ôtera ſa tendreſſe, ſon eſtime ; tout Londres ſera inſtruit de ma paſſion inſenſée. Que dois-je attendre d'Edouard ? je n'aurai plus des liens ſacrés à lui oppoſer ; il oſera ſe prévaloir d'une eſpèce de liberté que je ſemble avoir acquiſe !.. Eh ! quelles ſeroient ſes eſpérances ?.. Maly, c'eſt ici que l'honneur, que l'orgueil doivent me ſoutenir. Qui ! moi ! la fille du lord Varuccy, la veuve du comte de Salisbury... j'écouterois une erreur... Non, Maly, non, repoſe-toi ſur mon amour pour la vertu, pour la véritable gloire. On peut avoir ſon cœur déchiré par une paſſion malheureuſe : mais ſuccomber, céder... n'eſt-il pas facile de terminer ſes jours quand on a la fermeté

d'embraſſer ce parti, qu'auroit-on à redouter ? la mort eſt au-deſſus des faibleſſes & des rois. Allons donc à Londres ; volons dans le ſein de mon père ; ſon exemple enflammera mon courage ; je fais ſerment de ne point parler à Edouard, de ne point le voir, dirai-je, hélas ! de ne point y ſonger !.. Tu verras ſi je ſuis indigne de ton amitié ; tu reconnaîtras la fille du lord Varuccy. Partons.

La comteſſe, en quittant le château de Salisbury, ne put s'empêcher de répandre des pleurs. Elle détournoit ſouvent la tête ; elle porta encore les yeux vers ſa retraite. Quand elle l'eut perdue de vûe, hélas ! s'écria-t-elle, il faut donc renoncer à cet aſyle ! Du-moins j'y pouvois verſer des larmes en liberté ; je n'avois d'autre témoin de mon égarement, & de ma triſteſſe, que ma chère Maly. Il y a quelques douceurs dans les peines, lorſqu'on peut laiſſer éclater ſa ſenſibilité ; & qu'on n'eſt point obligé de montrer un viſage différent de ſon cœur. Il m'étoit permis de ſoupirer, d'épancher mon ame, de parler d'une faibleſſe, que je cacherai à tous les yeux : tout me ſera interdit, plus de conſolation. Ah ! digne amie, ne m'abandonne point ; le ciel m'envieroit-il encore ce dédommagement des maux que j'éprouve ?

Elles arrivent à Londres. Varuccy, qui penſe toujours que la mélancolie où ſa fille eſt plongée, n'a d'autre motif que la mort du comte, s'efforce de l'en retirer ; il veut la conduire chez le roi. — Que me propoſez-vous, mon père ? ſous ces vêtements de deuil, j'irois... Laiſſez-moi à ma douleur ; que je ſois oubliée ; mon père, ſouffrez que je vive ici dans la retraite la plus profonde.

Le lord ne veut point contraindre ſa fille ; il fait part au roi des raiſons qui la retiennent loin de la cour: Edouard feint d'en être ſatisfait ; ſeul avec Truſſel, il exhale une ame trop gênée par l'embarras des grandeurs : — L'ingrate ! elle me refuſe juſqu'au plaiſir innocent de la voir ! & elle rejette ſa barbarie ſur la bienſéance, ſur des devoirs dont elle s'affranchiroit aiſément, ſi du moins elle connaiſſoit la ſenſibilité ! Je ne lui demandois que ſa préſence, qu'un ſeul regard, & elle s'obſtine à ne point m'accorder ce faible prix de tout ce qu'elle me fait ſouffrir ... de tout ce qu'elle me fait ſouffrir ! & c'eſt un roi qui parle, le ſouverain de l'Angleterre, Edouard ! Sire, dit Truſſel, c'eſt en effet compromettre la majeſté que de ſupporter plus longtems une telle audace. La fille de Varuccy n'a t-elle pas à ſe féliciter de ce qu'un auſſi grand mo-

narque que vous, ait bien voulu jetter les yeux ſur elle ? Son mari eſt dans le tombeau ; elle n'eſt plus enchaînée par des liens qu'il ne tenoit qu'à l'autorité de rompre ; & vous avez pouſſé la bonté juſqu'à ne point uſer de votre pouvoir. Aujourd'hui qu'auroit-elle à vous oppoſer ? ſa vertu ? la vertu eſt d'obéir à ſon maître : c'eſt le premier devoir, la première loi d'un ſujet. Sire, ne croyez point à ces mots impoſants ; faits pour éblouir le vulgaire des hommes ; cette réſiſtance offenſante qu'il plait à la fille de Varuccy de décorer d'un nom faſtueux, n'eſt peut-être que l'effet d'une intrigue qu'on a l'adreſſe de vous dérober ; on vous préfère un rival, & on s'enorgueillit de montrer de l'indifférence pour un roi ; c'eſt un trophée inſolent pour la beauté : voilà, n'en doutons point, où ſe réduit cette vertu ſi fière, ſi inſultante... Je ne ſuis point aimé, s'écrie Edouard, & un autre ... oüi, tu es éclairé ſur les motifs de ſes refus ; & plus j'examine ... je cède à tes conſeils ; tu es entré dans mon cœur ; il eſt tems d'adoucir la bleſſure qui le déchire ; ce n'eſt point envain que le ciel m'aura donné le droit de commander. Le dernier de mes ſujets peut ſatisfaire ſes paſſions, & j'étoufferois les miennes !..

Je ferai mon bonheur ; il dépend de la conquête d'un cœur que nul autre sur la terre n'oſera me diſputer... Truſſel, cours chez madame de Salisbury ; demande à lui parler ; dis-lui qu'elle paraiſſe à la cour, que je le deſire, que je l'ordonne, que je le veux ; vas, vole.

L'adroit courtiſan s'applaudiſſoit de ſervir les faibleſſes de ſon maître, & il formoit en même-temps le projet de perdre Varucqy dans ſon eſprit ; il ſe diſpoſe à exécuter ſes ordres.

Edouard ſeul, rendu à lui-même, interroge ſon cœur, ne tarde point à l'écouter, & ce cœur noble & généreux malgré toutes les baſſeſſes, tous les genres de ſéduction que déployoient les corrupteurs de cour, lorſqu'il ſuivoit ſes propres mouvemens, ſe déterminoit toujours à la grandeur, à l'équité, à cette dignité de l'homme qui conſtitue le mérite perſonnel, & qui ajoûte tant à la majeſté ! J'ai cédé, ſe dit le prince, aux ſentimens de Truſſel ; non, ce ne ſont pas les miens qu'il va ſuivre. Me voilà donc avili par une paſſion qui me met au niveau des mortels les plus faibles, les plus mépriſables ! je ſuis dépoſitaire de l'autorité ſuprême, & au lieu de m'en ſervir à

rendre mon peuple heureux, à ſoumettre les Écoſſais, dont l'audace me brave, à m'élever par l'éclat de mon règne au-deſſus de mes prédéceſſeurs, je ne ſerai roi que pour tyranniſer une malheureuſe femme, qui veut conſerver ſa vertu, qui, ſans doute, ne ſent pour moi aucun de ces tranſports qu'elle ne m'a que trop inſpirés! & je manquerai à l'honneur, à l'humanité! j'outragerai la mémoire d'un homme qui fut mon ami! ſa veuve ſera le jouet de mes folles erreurs! je porterai la déſolation, la mort dans le ſein de Varucey dont je dois reſpecter moi-même la fermeté! je ferai couler les larmes... de tout ce que j'adore! Non, ce n'eſt point par de tels moyens que je veux conquérir le cœur de la comteſſe de Salisbury; je veux être ſon amant le plus tendre, le plus circonſpect. (Edouard appelle quelques-uns de ſes domeſtiques) Qu'on aille promptement chez le lord Truſſel! courez, qu'il ne faſſe rien ſans m'avoir vû; je l'attends. Quel plaiſir je goûte en cédant à la voix de mon cœur! Salisbury! cruelle! ſi vous ne m'aimez pas, du moins je veux que vous m'eſtimiez, que vous m'admiriez, que vous me plaigniez. Ah! je mériterai tous vos ſentiments; je vous ferai voir une tendreſſe ſi vive, ſi pure!.. mes vertus feront votre ouvrage. Je tou-

cherai votre ame ; la nobleſſe de mes procédés vous déſarmera ... je retrouve la grandeur que doit avoir le roi d'Angleterre. (Il apperçoit Truſſel.) Vous n'avez point encore rempli mes volontés ? — Sire, je me préparois à me rendre chez madame de Salisbury. — Non, Truſſel, non ; je me ſuis conſulté : il ne convient point à Edouard d'employer la violence pour s'aſſurer un cœur rebelle à ſes vœux ... gardez-vous bien d'aller chez la comteſſe ; je la vaincrai par d'autres armes. — Quoi ! ſire, vous ſouffrirez... — Tout, mon ami, plutôt que la fille de Varuccy ait à m'accuſer du moindre coup d'autorité. — A votre place, ſire... — A ma place, vous feriez ce que je fais ; vous penſez, vous parlez comme Truſſel ; & moi je parle, & j'agis comme Edouard. C'eſt à nous à donner des exemples de vertu & de magnanimité ; & que nous ſerviroit d'être ſupérieurs au reſte des hommes, ſi nous avions leurs faibleſſes, leurs deſirs bornés ? Truſſel, je veux montrer à l'univers que j'ai l'ame d'un roi. Ce n'eſt point l'appareil des fauſſes grandeurs qui doit m'enorgueillir : c'eſt ſur la nobleſſe de mes ſentiments que je fonde la fierté dont je veux me parer à mes propres yeux. La comteſſe de Salisbury ne ſera point aſſervie à mes caprices : allez, & ne

me donnez jamais que des conſeils qui ſoient dignes de moi.

Edouard ſe félicitoit de cet effort héroïque : mais qu'il lui coûtoit cher ! que de mouvements divers l'emportoient ſucceſſivement ! combien d'inſtants où tous ces projets de généroſité s'évanouiſſoient !

La comteſſe n'éprouvoit pas une agitation moins violente. L'image de la perte de ſon mari s'effaçoit ; celle d'Edouard au contraire ſe gravoit tous les jours plus profondément. Eh bien ! diſoit-elle, à Maly, es-tu contente de ton amie ? ai-je aſſez d'empire ſur un ſentiment auquel le tems ne fait que prêter de nouvelles forces ? Maly, je ne puis me dérober à des reproches ſecrets ! mon père continue de croire que la mort d'un époux entretient cette triſteſſe dont je ſuis conſumée ! eh ! que diroit-il, ſi ce cœur me trahiſſoit ? Penſes-tu que le ſacrifice que je me ſuis impoſé ne ſoit point aſſez grand ? de quoi, la vertu auroit-elle à m'accuſer ? je vivrai, je mourrai pour elle : mais, ma chère amie, crois tu que je l'offenſerois, en reportant mes yeux ... tu ne m'entends point ? — Quoi ! vous voudriez que je miſſe dans vos mains ce portrait ?.. — Je ne demande, Maly, qu'à y jetter un regard, un ſeul regard, & je te le

rends pour la vie. — Non, je ne céderai point à vos desirs : je sers votre raison, votre honneur ; vous avez donc formé le dessein d'entretenir une passion qui sera pour vous une source de chagrins inévitables ? — Maly, pardonne, pardonne ; ton amitié mérite toute ma reconnaissance ; je t'invite moi-même à t'armer contre moi ; non, que ce fatal portrait ne revienne jamais sous mes yeux ; banissons, s'il se peut, de mon ame un objet qui n'est que trop victorieux de tous mes efforts.

Edouard avoit écrit plusieurs lettres à la comtesse de Salisbury, sans pouvoir en obtenir aucune réponse. Le monarque alloit éclater. L'orgueil d'un amant, encore moins celui d'un roi ne souffre point d'humiliations : Truffel nourrissoit le penchant trop décidé qui portoit souvent Edouard à n'écouter que son emportement.

Le hazard avoit amené à la cour d'Angleterre un chevalier Français qu'on nommoit Eustache de Ribaumont, le même qui dans la suite, eut l'honneur

Eustache de Ribaumont, &c. Lorsqu'Edouard reprit Calais, il combattit comme un simple *homme-d'armes*, & s'attacha, dans la mêlée, à Eustache de Ribaumont, gentilhomme Gascon, qui se mesura avec le roi, sans le connaître, il eût même la gloire de l'ab-

de ſe meſurer avec Edouard. Il poſſédoit au plus haut dégré toutes les qualités qui ſembloient attachées à l'eſprit de la chevalerie ; il étoit d'une franchiſe ſingulière, & ſurtout le *champion déclaré des dames*. Ribaumont n'eut pas de peine à ſe concilier la bienveillance du prince Anglais, dont l'ame reſpiroit toute la nobleſſe chevaleresque, & il mérita bientôt de la part de ce prince une confiance ſans réſerve. Edouard l'inſtruiſit de ſon amour pour la comteſſe

---

battre deux fois. Les Anglais ayant remporté l'avantage, le chevalier Français rendit ſon épée à ſon aſſaillant, en ſe reconnaiſſant ſon priſonnier. Edouard dans le ſouper qu'il donna aux braves gens reſtés entre ſes mains, s'adreſſa ainſi à Ribaumont : *Meſſire Euſtache, vous êtes le chevalier au monde que je viſſe oncques plus vaillamment aſſaillir ſes ennemis, ne ſon corps defendre. Ne me treuvai oncques en bataille où je fuſſe, qui tant me donnât affaire corps à corps que vous avez aujourd'hui faict ; ſi vous en donne le prix, & auſſy ſur tous les chevaliers de ma cour par droite ſentence ; adoncques print le roi ſon chapelet* (ornement de tête) *qui étoit bon & riche, & le mit ſur le chef de monſeigneur Euſtache, & dit : monſeigneur Euſtache, je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de la journée de ceux de dedans & de dehors, & vous prie que vous le portiez cette année pour l'amour de moy. Je ſçay bien que vous êtes guay & amuſant, & que volontiers vous vous treuvez entre dames & damoyſelles ; ſi dites partout là où vous irez que je le vous ay donné ; ſi vous quitte votre priſon ; & vous en pouvez partir demain s'il vous plaît.*

de Salisbury, & lui apprit avec douleur qu'il jouoit le triſte rôle d'amant malheureux. Il ajoûta que las d'eſſuyer des hauteurs rebutantes, il étoit prêt de recourir au ſuprême pouvoir, & il ne diſſimula point que Truſſel l'échauffoit dans ce projet. Sire, dit Ribaumont, Truſſel n'eſt pas un brave gentilhomme, je le dirois à lui-même, puiſqu'il oſe vous donner de ſemblables conſeils ; votre majeſté n'eſt point faite pour les ſuivre. Il faut tenter tous les moyens que la chevalerie & l'amour vous permettent, & ils vous attireront, j'oſe l'eſpérer, les bonnes graces de la comteſſe. Surtout, ſire, gardez-vous bien de préſenter jamais la ſuprême puiſſance : *en amour le plus gentil chevalier eſt roi.* Mettez en uſage tous les heureux préſents que vous avez reçus de la nature ; ils valent bien les avantages de l'autorité. — Mais, Ribaumont, ſi je ne réuſſis point ? — Alors, ſire, de la grandeur d'ame ; plaignez-vous en vous-même, & faites éclater la généroſité du ſouverain de l'Angleterre. — Et ſi j'avois un rival ? — Eh bien, ſire, il ne faudroit pas lui oppoſer le roi, mais diſputer à qui ſçauroit le mieux aimer ; il faudroit déployer tous les ſecrets de l'art de plaire ; ce ſeroit à madame de Salisbury à décider, & à donner le prix. Votre majeſté ne doute pas qu'après le roi de

France, mon légitime ſouverain, elle ne ſoit la perſonne dans le monde pour laquelle je ſuis pénétré d'une plus haute eſtime, de tous les ſentiments de vénération : mais ſi j'avois l'honneur d'être votre rival, & que je fuſſe préféré, je ne ſçais ſi mon reſpect, ſire, iroit juſqu'à vous immoler mes droits ſur le cœur de ma maîtreſſe. Tous les ſacrifices, vous les pourriez attendre de mon dévouement, hors celui de l'amour. Souffrirez-vous, ſire, que je continue de vous parler avec cette vérité qui eſt digne de vous? ce n'eſt ni par des ordres exprès, ni par des plaintes que vous parviendrez à toucher celle que vous aimez; croyez-en les Français lorſqu'il s'agit de tendreſſe : le premier art *en courtoiſie* eſt de plaire, de flatter la vanité, ou d'exciter le plaiſir. Je penſe à un expédient dont le ſuccès eſt preſque aſſuré; donnez des fêtes, & que madame de Salisbury en ſoit l'objet caché : j'oſe répondre à votre majeſté que cette galanterie lui ſera agréable; une belle femme eſt une ſorte de divinité qui demande un culte & des honneurs. Rien ne la ſéduit plus qu'un hommage d'éclat; ſire, nous imaginerons enſemble quelques amuſemens qui ſoyent du goût de la comteſſe, & qui l'enlevent à ſa retraite.

Edouard embraſſe Ribaumont : — *Gentil chevalier*, mon ſort eſt entre vos mains; ordonnez, &

l'on s'empreſſera d'exécuter. Je veux que la magnificence ſoit réunie à tout ce que vous aurez jugé être de plus galant. Ne ménagez point la dépenſe ; ſongez que c'eſt un roi qui ſe charge des frais, & que ce roi eſt l'amant le plus paſſionné.

Ribaumont ſe piqua de remplir les deſirs du monarque. On proclama un tournoi où la nobleſſe Anglaiſe fut invitée, ainſi que les gentilshommes étrangers qui ſe trouvoient à Londres. Edouard ne manqua point de ſe parer des couleurs de la comteſſe de Salisbury ; ſon écharpe noire & rouge éclatoit du feu des diamants ; Ribaumont entra auſſi en lice, il rompit pluſieurs lances pour la *beauté inconnue*. La deviſe du roi repréſentée par un Perſan qui adoroit le ſoleil, offroit ces mots : » *je l'adore, quoiqu'il me* » *brûle.* « Ribaumont, en courtiſan Français qui ſçait allier la nobleſſe de l'ame, & l'ingénieuſe galanterie, eut l'adreſſe de ménager le prix au ſouverain. Edouard s'en apperçut, & pénétré de l'honnêteté du procédé, il ne put s'empêcher d'en témoigner ſa reconnaiſſance : — Brave chevalier, vous autres Français, vous êtes galants envers vos amis comme à l'égard de vos maitreſſes ; *grand merci* de la victoire ; j'en garderai l'honneur, puiſque vous le voulez :

mais chaque choſe ici aura ſa récompenſe : c'eſt moi qui vous donne celle de l'amitié ; & auſſitôt le roi détache de ſon caſque une ſuperbe aigrette de diamants, & s'empreſſe d'en décorer celui de Ribaumont.

La comteſſe de Salisbury n'aſſiſta point à ces fêtes ; Edouard s'étoit flatté que la curioſité & le goût du ſpectacle l'y attireroient : elle perſiſta à demeurer dans ſa ſolitude ; cependant elle ne ceſſoit d'interroger Maly ſur les moindres particularités ; elle ſe faiſoit raconter les plus petits détails. Que ſa ſenſibilité fut intéreſſée, lorſqu'elle apprit quelle étoit la deviſe d'Edouard, & qu'il avoit adopté *ſes couleurs !* elle revenoit ſans ceſſe à ce témoignage de l'amour du prince, & la deviſe lui prouvoit qu'il avoit autant de diſcrétion que de tendreſſe.

Pluſieurs *entremets* des mieux imaginés terminèrent ces fêtes. On en donna un ſurtout qui étoit un emblême ingénieux, dont il ne fut pas difficile à la comteſſe, & même aux favoris d'Edouard de pénétrer le ſens : le théâtre repréſentoit une eſpèce de camp : on y voyoit Achille eſſayer diffé-

---

Pluſieurs *entremets*, *&c.* C'eſt ainſi qu'on appelloit des repréſentations muettes, qui étoient une ſorte de pantomimes ; on en a parlé dans Sarginès ; l'ouvrage de M. de Ste Palaye nous en donne une idée étendue.

rentes armes ; Pallas lui montroit des drapeaux, & des couronnes de lauriers : il couroit avec précipitation vers la déeſſe. Déidamie, ſous la figure d'une jeune perſonne remplie de charmes, s'offroit aux regards du héros : il quittoit bruſquement Pallas, & alloit ſe jetter aux pieds de Déidamie. Elle le repouſſoit ; elle le fuyoit : il n'en paraiſſoit pas moins empreſſé à ſuivre ſes pas. La Gloire deſcendoit dans un nuage, & l'Amour entroit d'un autre côté ſur la ſcène ; Achille les regardoit tous deux en ſoupirant, & faiſoit entendre par ſon jeu, qu'il vouloit les réunir l'un & l'autre ; un Génie déſigné par un enfant, ſuſpendoit au fonds de la ſalle un tableau qui repréſentoit Déidamie aſſiſe ſur un trône, & au bas étoient écrits en lettres lumineuſes ces deux mots, *la victoire*, *& Déidamie.*

Madame de Salisbury étoit demeurée obſtinée à ne point ſe montrer ; ces repréſentations ne produiſirent pas plus d'effet que le tournoi & les joûtes. Ribaumont s'avouoit vaincu dans l'art *d'attirer les dames*, & le reſſentiment d'Edouard contre la comteſſe égaloit ſon amour.

Cependant elle ne ſouffroit pas moins que le roi ; ſon père lui faiſoit des reproches continuels ſur

cette

cette vie retirée où elle enſeveliſſoit ſa jeuneſſe. Penſez-vous, lui diſoit-il, que je veuille vous voir condamnée à traîner un éternel veuvage ? ignorez-vous, ma fille, que je n'ai d'enfant que vous, & m'envieriez-vous la douceur de laiſſer un héritier de ma maiſon ? déja pluſieurs partis ſe ſont préſentés ; êtes-vous décidée à ne jamais paraître à la cour ? la triſteſſe doit avoir un terme. A ce mot, la comteſſe éprouve un embarras qui ne lui reprochoit que trop la véritable cauſe de ſes larmes. Le lord continue : ne ferez vous rien pour un père qui, ſans doute, a ſur vos ſentiments des droits auſſi ſacrés que ceux de votre époux ? je ne vous déſaprouve point de chérir ſa mémoire : mais, je le redis, vous avez des devoirs à remplir ? Nous manquons à notre maître qui m'a comblé de bienfaits ; eſt-il ſur la terre un roi plus digne de notre amour ? votre cœur... — Ah ! mon père ... c'eſt mon cœur... Oui, mon père, notre monarque mérite nos hommages ... & qui plus que moi ſent tout ce que nous lui devons ? mon père, il eſt... — Le plus grand des ſouverains qu'ait eus l'Angleterre : cet éloge eſt conſacré par la vérité même. Edouard répand ſes faveurs ſur tout ce qui l'environne, & avec quelle nobleſſe il les diſtribue ! exact ſurtout à tenir ſa parole, je ne ſçais ce qui peut

l'arrêter : il alloit épouſer la fille du comte de Haynaut... — Il ne l'épouſera point, mon père ? — Il diffère toujours ce mariage auquel ſont attachés les intérêts de l'état, & l'on ignore les motifs de ce retardement. Madame de Salisbury répéte : il ne ſe marieroit point ? — Il n'eſt pas poſſible qu'il refuſe plus longtems cette ſatisfaction aux vœux d'un peuple entier ; depuis quelques mois, il eſt pénétré d'un ſombre chagrin dont la cauſe nous eſt inconnue ; on s'apperçoit qu'il s'efforce d'appeller à ſon ſecours ſa raiſon & ſa grandeur. Ce qui m'étonne, lorſque je m'offre à ſes regards, il laiſſe voir une certaine émotion... il lui échappe des ſoupirs.

Si, dans ce moment, Varuccy eut jetté ſes yeux ſur ſa fille, il auroit ſurpris ſon ſecret. Il pourſuit : le roi a donné des fêtes, & il paraît bien ſingulier qu'elles ayent redoublé ſa mélancolie. Faut-il qu'un monarque ſi éclairé ait accordé ſa confiance à l'homme le plus mépriſable de ſa cour ? Edouard ne ſçait pas ce dont on accuſe Truſſel, qu'il eſt un des principaux auteurs des infortunes, & même de la mort d'un prince digne de pitié : il ne peut qu'infecter de ſes venins l'ame la moins ſuſceptible de dépravation. Je vais ce ſoir chez le roi ; vous m'y accompagnerez, ma fille. —

Mon père, ſouffrez... — Je le deſire, & je vous l'ordonne ; c'eſt trop longtems me déſobéir. — Mon père, j'embraſſe vos genoux : permettez que je ne quitte point ma retraite... — Alix ! — Dumoins attendez encore quelques jours ; je pourrai... je vous obéirai, mon père. — Et pourquoi ce trouble ? Me cacheriez-vous ?... — Rien, mylord, rien ; mais... ne me refuſez pas la grace que j'implore de votre tendreſſe paternelle. — Vous en abuſez, Alix : vous avez des ſecrets pour moi !.. j'ai la faibleſſe de céder à vos prières... Je me flatte que vous m'apprendrez ce qui vous éloigne du monde. N'oubliez point qu'un court délai expiré, je me ſers de mon autorité, & que malgré vous, je vous rappelle à vos devoirs.

La comteſſe ſeule ou avec ſon amie, s'abandonnoit à toute la violence de ſes ſentiments. Ce n'étoit plus cette femme armée contre ſa paſſion, qui ſe proſternoit aux pieds de Varuccy pour reculer le moment de paraître devant Edouard. Quelquefois elle ſe plaignoit de l'excès de ſa vertu, ſon ame voloit auprès du roi, & elle ſembloit ſe dédommager de la contrainte que lui impoſoit la préſence de ſon père ; elle

TAYLOR INST. OXFORD

montroit à Maly tous ſes regrets, & toute ſa faibleſſe.

Mylady Suffolck fait inviter madame de Salisbury à un bal qu'elle donnoit dans une de ſes maiſons de campagne, à quelques milles de Londres ; le lord Varuccy preſſe ſa fille de céder à l'invitation : elle crut qu'elle devoit répondre aux politeſſes de madame de Suffolck. La comteſſe prend un déguiſement ; arrivée dans le bal, elle ne ſe fait connaître qu'à mylady ſeule. L'aſſemblée étoit brillante & nombreuſe ; madame de Salisbury ſe faiſoit admirer par ſa taille à la fois majeſtueuſe & élégante ; on auroit pu dire que ſes graces la trahiſſoient. Elle laiſſe par hazard tomber ſa jarretière ; un maſque, richement habillé, la ramaſſe avec précipitation, & veut s'en emparer : la comteſſe demande inſtamment qu'on la lui rende ;

Elle laiſſe, &c. Telle eſt à peu près l'origine de l'inſtitution de l'ordre de la jarretière. Pluſieurs écrivains, & entr'autres le célèbre M. Hume, qui veulent ennoblir les cauſes de tout ce que font les ſouverains, s'élèvent contre cette anecdote galante, & la traitent de fable. L'ordre de la toiſon d'or n'a pas, ſelon quelques hiſtoriens, une création plus importante. Au reſte, M. Hume convient que les mœurs

on ne l'écoutoit point ; croyant en imposer à l'audacieux chevalier qui retenoit sa jarretière, elle se dé-

---

du siècle où vivoit Edouard, étoient très-compatibles avec ces sortes d'institutions. Quoiqu'il en soit, on prétend que la comtesse de Salisbury ayant laissé tomber dans un bal sa jarretière, Edouard s'empressa de la ramasser, & que s'étant apperçu d'un sourire échappé à quelques-uns de ses courtisans qui sembloient attribuer à une faveur décidée ce qu'il ne devoit qu'au simple hazard, il s'écria : *honny soit qui mal y pense !* ces mots furent la devise de l'ordre. Le nombre des chevaliers est de vingt-quatre, sans compter le roi. Les personnes qui veulent absolument que la galanterie n'entre point dans les actions des grands, ont imaginé que ce qui porta Edouard à établir cet ordre, fût qu'à la journée de Crécy, il avoit donné pour mot, *garter*, qui signifie en Anglais une jarretière. D'autres avançent qu'à cette même bataille, ce monarque avoit fait attacher sa jarretière au bout d'une lance pour le signal du combat. Enfin des amateurs de vieilles chroniques, soutiennent qu'Edouard n'avoit fait que renouveller un ancien ordre, créé déjà par le roi Richard I, au siège d'Acre ou Ptolémaïs. Ce dernier (à suivre leur opinion) déterminé à prendre la ville d'assaut, avoit distribué, après l'interceſſion de S. George, à ses principaux officiers, des bandes de cuir pour les attacher à la jambe, afin qu'ils se fissent reconnaître dans la mêlée, & de-là est venu cet ordre aujourd'hui le premier de

termine à ôter ſon maſque ; mille acclamations proclament, en quelque ſorte, la beauté de madame de Salisbury; auſſitôt le raviſſeur ſe découvre à ſon tour ; quel étonnement pour l'aſſemblée, & pour la comteſſe elle-même, quand on reconnait le roi ! il s'écrie : voici un tréſor que je mérite de poſſéder ! je ne le céderois pas pour l'empire du monde. Un rire malin échappe à quelques perſonnes : Edouard continue ; *honny ſoit qui mal y penſe* ! ceux qui ont ri, n'auront point de part à l'ordre que je vais inſtituer, & dont les premiers ſouverains de l'Europe ſe feront honneur de porter les marques. Il adreſſe à voix baſſe à madame de Salisbury quelques paroles qu'on ne pouvoit entendre ; on obſerva ſeulement qu'elle étoit troublée ; Ribaumont n'a pas plutôt vû la comteſſe,

---

l'Angleterre. Voilà comme toutes les hiſtoires ont été compilées ; le moyen dans ce fatras de menſonges groſſiers, de démêler la vérité ? Encore s'il n'y avoit que de ſemblables bagatelles qui ſe perdiſſent dans les ténèbres : mais les faits les plus eſſentiels ſont couverts des mêmes nuages ; & un grave hiſtorien voit d'un œil de compaſſion un frivole romancier. Mes amis, vous êtes également d'honnêtes charlatans ; je pardonne du moins à ceux qui m'intéreſſent, ou qui m'amuſent.

que ſaiſi d'enthouſiaſme, il dit, en jettant ſon gant au milieu de la ſalle : je ſuis prêt à combattre pour *la plus belle* ; deux chevaliers étrangers le ramaſsèrent ; le Français les vainquit ſucceſſivement, & les obligea de recevoir ſes loix.

Edouard brûle de rejeindre Ribaumont ; du plus loin qu'il l'apperçoit : — Eh bien ! mon ami, tu es donc le champion de madame de Salisbury ? — *Sire, après Dieu, le roi de France & vous, je ne voudrois ſervir d'autre maître. C'eſt de telle dame qu'on peut dire que la beauté eſt la première ſouveraine de la terre. De par monſeigneur ſaint-Denis ! je défierois tous les chevaliers de la table ronde pour madame de Salisbury, & ſerois bien aſſuré de les vaincre. J'ai forcé mes deux téméraires aſſaillants à convenir qu'elle étoit la plus gente & la plus belle ; & ils m'ont engagé leur foy qu'ils porteroient ſes couleurs : ſinon, je les tiendrai pour chevaliers* recrues & deshonés. *Il n'eſt de majeſté qui réſiſte à tant de charmes !* — Ribaumont, tu conçois donc que je ſuis le plus épris des amants ? — *Ma foy, ſire, notre paladin Roland a fait nombre de ſotiſes pour un bien moindre objet, & je ne crois pas*

Recrus, &c. Voyez *Sargines &c.*

que votre Roſemonde ſi vantée eût oſé entrer en parallele avec madame de Salisbury. Ce ſorcier de Merlin dont nous parle encore l'Angleterre, avec tous ſes enchante-

---

Votre Roſemonde ſi vantée, &c. Roſamonde ou Roſemonde fut la maitreſſe de Henri II roi d'Angleterre; elle a donné encore lieu à une infinité de fables qui dumoins amuſent le lecteur. Roſemonde mérita le ſurnom de *la belle*, & réunit à ſes charmes les plus brillantes qualités. On fait une nouvelle Médée de l'épouſe de Henri II: ſa jalouſie contre cette femme adorée de ſon mari, la porta aux plus cruels excès; elle ſuſcita une foule d'ennemis au roi, fit entrer ſes enfants mêmes dans une conſpiration dont le but étoit de le détrôner & de lui ôter la vie. Sa rivale n'éprouva point une perſécution moins vive; Henri voulant dérober ſa maitreſſe aux fureurs de la reine, trouva moyen de la cacher dans une de ſes maiſons qu'on nomme Woodſtok. C'eſt-là que s'eſt exercée l'imagination Anglaiſe; on parle d'un parc, d'un fameux labyrinthe, d'un étang, autant de monuments où l'enchanteur Merlin avoit prodigué tous les ſecrets de ſa magie. La reine employa le ſtratagême d'Ariane: un peloton de fil lui ſervit à tirer de ſa retraite la malheureuſe Roſemonde qui eſſuya toute la rage d'une femme jalouſe, & d'une reine offenſée. Enfin elle termina ſa vie dans les tourments dont l'accabla l'épouſe de Henri; quelques-uns prétendent que le poiſon abrégea ſes jours. La mémoire de cette beauté infortunée eſt encore chère aux Anglais; elle a ſervi de ſujet à un ouvrage lyrique d'Adiſſon où il ſe trouve des morceaux eſtimables.

ments, n'auroit ſçu produire une figure auſſi ſéduiſante, auſſi céleſte; il faut abſolument que ce ſoit vous, ſire, pour que je ne ſois votre rival. Que de graces unies à la beauté! quels regards! quel ſon de voix! il eſt encore dans mon cœur. Je ſuis forcé de l'avouer: notre France n'a rien de comparable à madame de Salisbury.

Edouard, malgré le peu de ſuccès de ſon amour, s'applaudiſſoit des tranſports que Ribaumont laiſſoit éclater. L'éloge de l'objet que nous aimons eſt ce que nous pouvons entendre de plus flatteur. Le roi fait confidence au chevalier Français qu'il n'a pu obtenir une parole de madame de Salisbury, & qu'elle s'étoit retirée en verſant des larmes: — Ribaumont, il y a des moments où je me plais à imaginer que je ſuis aimé. Quel plaiſir délicieux pour moi qu'une idée ... hélas! je ne m'arrête pas longtemps à cette erreur ſi chère; non, madame de Salisbury ne m'aime point; je n'ai pu lui inſpirer le plus faible ſentiment; elle me voit avec indifférance; elle me hait ... ſi j'avois un rival!.. j'en croirois le reſſentiment d'un amour outragé. Vous autres Français, vous ne ſavez pas aimer! vous êtes le jouet de vos maitreſſes; j'aurai moins de *courtoiſie*: je veux que dès ce jour, madame de Salisbury ceſſe de faire le malheur de ſon maître, ou ma puiſſance... — Eh! quoi,

sire, toujours parler d'autorité, quand vous *tenez langage d'amour* ! Je l'ai déjà dit à votre majesté : c'est à force de constance & de *loyaux services* qu'on parvient à gagner sa maitresse ; aimez bien madame de Salisbury, sire, & vous vaincrez son cœur ; *ne vous en parle comme un fol ou étourdi.* Au lieu de s'abandonner à la *plainte & à l'angoisse*, votre majesté daigneroit-elle entendre un certain conte qui vient à l'appui de ce que j'ai l'honneur de lui représenter, & qui peut-être l'amuseroit ? Edouard qui cherchoit à soulager son chagrin, accorde sans peine au chevalier la permission qu'il demandoit. Ribaumont commence ainsi : c'est dit-il, une espèce de fabliau dont le titre est : LE GUERDON D'AMOUR.

» Ung petit temps après que le si cogneu Amadis de Gaule eust passé de vie à trespas, il parut » à la cour du roy d'Escosse une damoyselle belle, » de tant merveilleuse beauté qu'ung chascun qui » la voyoit, en chéoit en grant esbahissement : aussy » à haute voix, & de mouvement mesme la nommèrent-ils MERVEILLE, & dans leur cueur » en estoyent-ils enamourés à perdre sens & » repos. On la disoyt venue de Dannemarc, &

Le guerdon. Récompense, &c.

» parente de la royne, & avoit-elle bien un air de
» majeſté qui n'empeſchoit mye qu'elle n'euſt gra-
» ces à foiſon, & gentilleſſes de toutes maniéres. Son
» doux parler avoit le ſon de lyre ou flutte,
» tellement que ſes bien-diſantes & ſoéves paroles
» couloient comme miel juſques au cueur, & y de-
» mouroient à éternelle ſouvenance. N'eſtoyt poſſible
» de ſoutenir l'éclat de ſes yeux pers & brillants, par-
» tant que ſes regards euſſent une langueur attirante
» qui troubloit la fantayſie, & excitoit convoitiſe
» extrême de vivre & mourir au ſervaige d'icelle.
» Amours enfançons ſe jouoient dans les annelets
» voltigeants de ſa blonde chevelure plus reluyſante
» que or fin; chaque pas qu'elle feſoyt, elle les me-
» noyt en leſſe avec ſoy; n'y avoit fleur d'orange,
» lys, ne tubéreuſe qui puſt ſe comparer au balme
» de ſon haleine exquiſe; ſa bouche appétiſſante où
» l'on euſt dict que le baiſer ſavoureux avoit prins
» naiſſance, eſtoyt vray bouton de roſe qui ſe déclot
» à la ſaiſon printanière, & montre vif incarnat
» moult gracieux à voir. Elle n'avoit ne parures, ne
» diamants, mais bien à ſon coſté frèſches violettes, &
» ſur ſa teſte joli chapelet de jaſmin ou muguet, gen-
» timent atourné, & en guiſe de couronne de fleurs.

» Si eſt-il vray que oncques n'y euſt pucelle plus friſque
» & plus accorte ; ſeigneurs chevaliers en paſmoyent, &
» ſe diſoyent entre eux : que faire pour eſtre l'amy de
» telle damoyſelle ? Pluſieurs ſe diſputoyent l'honneur
» de la ſervir, & nul n'avoit eu iſſue, voire le moindre
» ray d'eſpérance. Merveille prétendoit eſtre parfaic-
» tement aymée, & ne treuvoit leſdicts chevaliers
» ſelon ſon deſir & voloir ; on en menoit grand' dō-
» léance ; voire on ne cuidoit plus conduire la dicte
» dame à eſmotion & attendriſſement, alors que vint
» à la cour du roy d'Eſcoſſe, un eſtranger, en accou-
» trement ſimple, avec un écu uni, & dont le nom
» eſtoyt le DAMOYSEL D'AMOUR. Il n'eut pas vû
» Merveille que le voi'à navré d'affection amou-
» reuſe à ſi haut point qu'il ne prenoit ſomme ne
» nourriture, & ſe diſoyt inceſſamment : ou treſ-
» paſſeray, ou parviendrai à toucher l'ame dure
» de cette damoyſelle ; ſi faut-il que j'en devienne
» l'amy. Le damoyſel d'amour, en arrayſonnant ainſy,
» ne manquoit de faire tout ce qu'il convient qu'un
» chevalier bien apprins faſſe pour plaire à la dame
» de ſes penſées, & luy répétoit ſouventes fois tout
» bas, comme ſi elle l'euſt entendu : oui, Mer-
» veille, oui, êtes un prodige d'amour, & le ſens bien

» vraiment à ce que j'épreuve ; ſuis pour la vie voſtre
» ſervant. Le jouvencel n'avoit failly de choiſir pour
» ſienne la couleur de Merveille qui eſtoyt gris de lin,
» & il avoit print pour ſa deviſe ces mots à bonne
» entente : OU LA MORT OU SON CUEUR. Point n'a-
» voit ſuperbe & arrogance, ſi pourtant nul banneret
» ne l'egaloit en croiſſance, biau ſembiant & couraige;
» il eſtoyt diſpos & adextre aux armes, en telle façon
» qu'il n'euſt craint chevalier, & géant quelconque. On
» euſt dict une jeune pucelle habituée en garçon, tant
» il avoit le menton peu cotoné : mais ſon cueur cou-
» voit forte ardeur de gloire & combats, & ſes mains
» ſavoient férir coups d'homme, & bleſſures navran-
» tes. Merveille n'eut de peine à adviſer que le damoy-
» ſel d'amour avoit mis en elle ſon affection : mais
» icelle ne vouloit le faire pareſtre, pour ce qu'elle eſ-
» timoit qu'amour honneſte & ſans feintiſe, n'eſt paſſion
» facile à exciter, bien différente de ces feux follets;
» mignardiſes, & paſſetems dont religion & vertu ſont
» moult griévement oultragées ; adoncques ſe taiſoyt
» la damoyſelle, & ne montroit au jouvencel qu'in-
» différence, & nul alleſchement de bonne adventure,
» traitoit meſmement paladins, preud-hommes, &
» bacheliers qui la courtiſoyent, dont iceux gran-

Habituée, &c. Habillée.

» dement marris & dolents, tournèrent ailleurs leurs
» penſées & amoureuſes envies, & s'en départirent
» decà, delà, querrant pucelle plus advenante. N'y eut
» que le courtois damoyſel d'amour qui ne bougeât
» mye, ayant prins ferme réſolution de mourir au ſer-
» vice de la ſuſdicte, bien qu'elle feuſt ſi peu complai-
» ſante, & d'humeur vraiment rebrouſſe. Ung jour
» que Merveille ſe pourmenoit retirée, ung petit,
» de ſes damoyſelles & paiges, véécy le damoyſel
» d'amour qui ploye un genouil en terre, & qui
» dict avec naturelle paſſion : excellente dame, par
» ſainct Eſtéve, viens jurer à vos pieds que ſeray
» voſtre, tant que reſpireray ; daignez jetter un
» regard de compaſſion ſur moi chétif, & dumoins
» pour me ſolacier, dites que vous agréez mon ſer-
» vice. Or la pucelle ne volut reſpondre le moindre-
» ment; & le damoyſel, qui ne ceſſoit de ſe condouloir,
» plora beaucoup, diſant : je ne faulx à honneur ne
» à chevalerie, en verſant ces pleurs ; ce ſont lar-
» mes d'amour, mais pourſuivray mon entreprinſe ;
» dame m'amye, vous ſerez mienne, & vous aymeray
» tant que faudra que m'aymiez auſſy ; nullement
» ne me déconforte pour voſtre cruauté : ay veu lyons
» s'apprivoiſer, & meſchants loups ſe meſler, &
» s'adoulcir avec agnelets bélants. Conſtance &

» amour amolliront ce cueur de roc. Sur ce, le
» bien adviſé damoyſel ſe meiſt à penſer à tout
» ce qui pourroit amener ſa dame à recognoiſſance
» & inclination. Icelle ſe délectoit aucunes fois
» à faire jonchée de fleurs, & le damoyſel de courre
» toſt aux vergiers, prez, jardins, pourmenoirs,
» & de les dépouiller de fleurs, & boutons ſemi-clos
» pour les offrir en hommaige à ſa dame qui feig-
» gnoit de ne les regarder mye, & n'avoit la cour-
» toiſie de s'en atourner, & pourtant le damoyſel
» diſoict : ay mon guerdon ; je ſers ce que j'ayme.
» Advient que Merveille récite l'hiſtoire d'un oy-
» ſelet plus rare que n'eſt phénix ; la royne d'Yr-
» lande l'avoit en ſa baillie, & y attachoit tout ſon
» délice & ſoucy ; elle le tenoit clos dans une belle
» caige dorée, & toute reluyſante de fines perles d'o-
» rient, & diverſes pierreries, & devez ſçavoir
» qu'elle le feſoit garder nuict & jour par quatre
» preu-d'hommes dont n'y avoit pareils pour haut
» renom de faicts d'armes. Or Merveille éxaltoit
» fort la bonne fortune de la ſuſdicte royne ;
» & diſoyt : n'y a que royne pour avoir tout à
» contentement ! Ce que le damoyſel oyant, il
» prend ſon écu, & ſa lance au poing, s'en va

En ſa baillie. En ſa puiſſance.

» droit devers l'Yrlande, combat les dicts chevaliers, les occit maugré leur valeureuſe réſiſtance, & » rapporte l'oyſelet, & la caige aux pieds de ſa dame. » Véécy, feiſt-il, très excellente beauté, ce qu'avez » convoyté avec tant d'ardeur : l'oyſelet de la royne » d'Yrlande, & la caige ſont voſtres. Adoncques la » cour eſtoit dans un continuel esbahiſſement, & » s'enquerroit-on du ſuſdict damoyſel, comme » avoit-il pu avoir eu l'heur de vaincre quatre preu-d'hommes des mieux renomés, & le damoyſel repartoit d'un ton modeſte : ces champions eſtoyent pis qu'enchanteurs & vrays magiciens, voire avoient-ils haute cognoiſſance au » meſtier des armes, mais il n'eſt clergie, courage, & ſorcellerie qui ne cèdent à force d'amour. » Merveille eſtoit la ſeule qui ne fuſt étonnée de » telle proueſſe, & elle ne conſidéra aucunement » ce gracieux témoignaige d'amictié parfaicte, bien, » dit l'hiſtoire, que lorſqu'elle ſe treuva loin des » regardants & curieux, elle tira l'oyſelet hors de » ſa caige, & le miçt tôſt dans ſon gorgeret, mormorant en ſoy : gentil oyſelet, gentil oyſelet, ne » bouge mye ; veux te garder léans ains qu'en

Clergie. Science.

» fortereſſe.

» forteresse. Ung chascun se courouçoit griévement
» de la mal-gracieuse indifférence, voire dure ingrati-
» tude de Merveille, & l'on en signifioit regrets & com-
» plainctes au damoysel, lequel ne sembloit esmeu de
» ces propos. Ay mon guerdon, rediſoyt-il à tous ces
» devis & pourparlers : je sers ce que j'ayme. Une aultre
» fois, la belle si dédaigneuse, en s'esbattant avec ses
» damoyselles, se print à dire haultement : que le fils
» du roy Lisuart est heureux ! il porte à son bras dex-
» tre un gros escarboucle flamboyant, quand ce se-
» roit le soleil en plein midy ! n'y a que fils de roy,
» pour avoir des diamants à souhait ! Le damoysel
» d'amour entend ce, & incontinent se départ en
» hâte, & va treuver le fils du roy Lisuart, lequel ne
» volut mye lui bailler l'escarboucle, bien qu'icelui
» jouvencel offrit considérable monnoye pour acqué-
» rir ledit escarboucle. Finablement le prince se dé-
» termina à le céder aux conditions que le damoysel
» entreroit en lice avec deux géants plus fameux
» qu'Albadan & Gandalac, ce que fist tost le da-
» moysel ; il eut entier avantaige, coupa la teste à

Albadan & *Gandalac*, deux géants renommés dans Amadis de Gaule. Voyez le livre Ier.

» ces villains meſcréants, & rapporta ſus le bel
» eſcarboucle à Merveille qui feignit de ne l'apperce-
» voir, & n'y toucha aucunement. Mais alors qu'elle
» fut ſeulette, elle miſt vîſte l'eſcarboucle en ſon
» ſein, à côté de l'oyſelet, diſant : bel eſcarboucle,
» ne te céderois pour tous les tréſors du monde.
» Deſrechef Merveille s'adviſe en ſe gaudiſſant, & ſans
» penſer à aucun effect, de dire par joyeuſeté &
» facétie qu'elle treuveroit playſant qu'un chevalier
» fuſt l'eſpace de trois mois le ſervant en tout poinct
» de ſa dame : or qu'advint-il de ces paroles profé-
» rées à nulle intention ? Le damoyſel ſur l'heure ſe
» déclare le ſervant à toute épreve de Merveille, &
» s'établit près d'icelle en cette humble qualité, le
» diſputant à tous ſes paiges, varlets & damoy-
» ſelles, pour obéyſſance, promptitude & entière
» dévotion à tous les voloirs de la ſuſdicte : le
» damoyſel répétoit avec lieſſe & vanterie : je ſers
» ce que j'ayme ; y a loz & honneur à parfaire cet
» office ; le plus grand roy du monde, alors qu'il
» ayme, n'eſt-il point ſerf de ſa bien-aymée ? Il euſt
» fallu voir noſtre jouvencel alors qu'il deſchauſ-
» ſoit Merveille, comme il tremblottoit, blémiſ-
» ſoit, ſe paſmoit d'ayſe ; comme il s'agenouilloit

» devant icelle, avec quel reſpect & vénération il
» lui délaçoit les éguillettes & rubans de ſa chauſ-
» ſure! & obſerverez qu'il y appliquoit un doulx & ar-
» dent bayſer, alors qu'iceluy cuidoit que ſa dame
» ne s'en pouvoit appercevoir. Les trois mois de
» ſervaige finis, le damoyſel en eſtoyt moult plus
» aymant, & Merveille n'en témoignoit la moindre
» eſmotion, de ce dont eſtoyt touſiours fort esbahie la
» cour du roy d'Yrlande. Le damoyſel avoit un chien
» lequel il n'euſt donné pour tout ce qui eſt ſur terre.
» L'animal careſſant que c'eſtoyt prodige, ne man-
» geoit que de la dextre de ſon maiſtre, le ſuyvoit
» partout, partageoit ſa couchette avec luy, & bien
» eſtoyt ſon compaignon & ſon défenſeur, ayant au-
» cunes-fois ſailli contre larrons & meurtriers leſ-
» quels voloient mal au damoyſel : auſſy le jeune
» bachelier, comme l'avons dict, n'aymoit-il rien
» tant que ſon chien, & avec raiſon & gratitude l'a-
» voyt-il nommé *fidèle*. Merveille mire, un jour,
» l'animal ſi cher à ſon meſtre, le flatte de ſa palme
» doulcelette. Iceluy penſe avoir cognu par telles
» blandices & mignardiſes que Merveille avoyt vif
» deſir d'avoir le chien tant aymé : il le lui remet
» toſt avec leſſe : ma-dame, faict-il, le meſtre eſt

» voſtre, bien eſt-il convenable que le chien ſoict
» voſtre auſſy ; & le povre animal, jaçoit qu'il euſt la
» royne des belles pour meſtreſſe, couroit touſiours au
» damoyſel alors qu'il l'appercevoit, & luy bailloit la
» patte; iceluy le baiſoyt encore plus que par le paſſé,
» pource que ſa dame le baiſoyt ſouventes-fois. Il
» eſchoit par adventure vrayment fortuite que le
» damoyſel ſe pourmenoit dans les vergiers & jardins
» du roy d'Yrlande ; or c'eſtoyt en la novelle ſaiſon
» d'Avril, temps où les oyſelets ung petit échauffés
» commencent à ſe r'habiller de plumes naiſſantes,
» & à ſe dégoyſer, où la terre rajeunie ſe reveſt de
» ſes acoutrements d'émeraude, & qu'on voit les fleurs
» poindre, & la violette amoureuſe lever ſa teſte
» gentille d'entre le gazon, & eſpandre ſon odeur
» embaſmée. Le damoyſel d'amour, en voyant ce, ſe
» condouloyt moult grandement & diſoyt avec an-
» goiſſe amère : tout rit, & porte céans livrée de joye
» & délectation ; n'y a que moi qui ſouffre ! or véécy
» des cris qui s'en viennent frapper ſon oreille: il cuide
» avoir recognu la voix de ſa bien-aymée ; il court
» devers l'endroit d'où ces ſons yſſoient. Quel ſpecta-
» cle piteux & déconfortant s'offre à la veue d'iceluy !
» ſa dame qu'un vilain géant ſe préparoit à enlever ;
» elle ſe lamentoit que c'eſtoyt pitié, & crioyt à plein

» gouzier: qui s'en vienne me délivrer de cet infame
» & déloyal, il ſera mon mary: j'en baille ma foy.
» Le damoyſel qui n'eſtoyt armé, bien qu'il n'euſt
» écu, ne morion, ne lance au poing, s'eſtoyt avec
» ſa ſeule eſpée accouru à l'encontre du géant, en
» lui criant: villain & meſchant, tu n'emmeneras
» cette damoyſelle; lors commença une rude ba-
» taille, & Merveille en grant eſmoy, pouſſoit hautes
» clameurs. Le géant avoit une maſſe d'acier dont il
» penſoit aſſommer le jouvencel, lequel leger & diſ-
» pos couloit ſous la maſſe peſante, & de ſon eſpée
» atteignit finalement le vilain cueur de cet aultre Po-
» lyphémus, & l'occit. Merveille délivrée, rendit gra-
» ces à Dieu, & à ſon libérateur, & dict: gentil damoy-
» ſel, ay promis de prendre eſpous, pource que me
» voyoy près de mourir de male mort. Seroitce voſtre
» voloir de tirer profit de ce meſchief? Nenny dame,
» ſe meiſt à repartir le damoyſel, vous rens votre foy,
» & ne veus eſtre voſtre amy & mary que de voſtre
» plein conſentement; Merveille le regardoit avec at-
» tention. Il continue: ma-dame, ne vous demande
» guerdon de voſtre délivrance que la permiſſion de
» vous aymer touſiours, & de me dire voſtre ſervant
» juſques à treſpaſſement; oncques n'en aurez, vous

» l'adjure, qui vous ſoyt plus ſoumis, & qui vous ayme » d'amour plus ſincère & plus honneſte. La dame lors » ſe précipitant dans les bras d'iceluy : — Aſſez » d'épreves, aſſez ; non, ne veus d'aultre amy & » marv que vous : vous cognoiſſez ce que c'eſt qu'ay- » mer ; ne vous demande qui vous eſtes : on eſt de » haut lignaige, quand on eſt auſſy loyal & enamouré. » Le damoyſel paſmé d'ayſe, cheoit aux genoux » de Merveille : — Ce que je ſuis ... ah ! le nom de » voſtre bien-aymé n'eſt-il pas au-deſſus de tous les » titres, grandeurs & noms ? Si pourtant veuillez le ſça- » voir, ſuis le fils du roy de Norwège. N'avoy deſir » de devoir à la pompe & majeſté royale, la bonne » adventure d'émouvoir le cueur de noble & gent da- » moyſelle ; voloy luy plaire & mériter ſes affections » par unique ſentiment & ſervaige amoureux. Eh bien, » damoyſel, mon amy, ſe print à dire Merveille d'un ton » emmiellé & pourtant impoſant, à voſtre tour, ſa- » chiez en quel lieu avez mis voſtre doulce fantayſie, » & qu'eſt voſtre amye & eſpouſée : regardez arrière » vous. Le damoyſel détourne la teſte : il ſe treuve » dans un chaſtel ſuperbe, rayonnant d'or, d'yvoire & » de pierreries ; il veut manifeſter ſon esbahiſſement » à Merveille : il la voit ſéante ſur un throſne, toute

» parée de diamants & rubis, & belle comme Aurora;
» elle luy tend la dextre, en proférant ces mots : ve-
» nez, mon bien-aymé, partager ce throſne avec celle
» qui vous ayme tant ; vous êtes fils de ſouverain,
» & moy, ſuis une fée bienfaiſante, comme vérez.
» Voloy pareillement que vous, cogneſtre les vrayes
» lieſſes d'amour, & eſtre aymée pour moi unique-
» ment : adonques ay prins la forme d'une parente
» de la royne d'Yrlande. Deſiroy vous ſoumettre à
» conſtantes épreves : ſuis ſatisfaite. Ayez touſiours
» le gentil nom du damoyſel d'amour, & avec mon
» cueur vous baille ma main, & tout mon pouvoir :
» ce guerdon ne vous eſtoyt que trop deu. Le damoy-
» ſel ne ſavoit ſe c'eſtoyt ſonge ou production de
» magie ; il eſpouſa la fée ; ils s'aimèrent tou-
» ſiours davantaige, & du depuis le damoyſel eſt
» devenu le modèle des loyaux chevaliers, & des
» gents & fidèles amoureux ; ce qui a donné lieu à
» ces vers de bon reſſouvenir :

» Qui aime ſans feintiſe
» Gent guerdon en attent.

Voilà, ſire, continue Ribaumont, un bel exemple à ſuivre ; quoique cette bagatelle ne ſoit qu'un conte, elle renferme une vérité inconteſtable, que ce

n'eſt que par la douceur & la *loyauté* qu'on parvient à gagner le cœur des dames; un brave chevalier tel qu'eſt votre majeſté, ne ſçauroit penſer & agir autrement. — Mon ami, votre damoyſel d'amour étoit plus heureux que moi : il plaiſoit ſûrement à la fée, & je crains bien que madame de Salisbury n'ait conçu pour ſon ſouverain une averſion, dont la conſtance & le temps ne pourront triompher.

L'aventure du bal avoit porté de nouveaux coups au cœur le plus ſenſible : madame de Salisbury retournée auprès de ſon amie, verſoit en liberté dans ſon ſein une abondance de larmes ; — Ma chère Maly, c'en eſt fait, plus de fermeté, plus de raiſon ; je n'ai eu que la force de me traîner juſqu'à toi ; le roi eſt le plus dangereux des amants : il en eſt le plus aimable ; croirois-tu qu'il s'eſt trouvé à ce bal où je ne l'attendois point ? quelle ſurpriſe pour ma faibleſſe ! ah ! qu'il m'a paru digne de ce malheureux attachement qui ne me conduira qu'à la perte de ma tranquilité, & à d'inutiles regrets ! Maly, comment le fuir ? comment me fuir moi-même ? hélas ! je ſuis ma plus cruelle ennemie. Ayes le courage de m'arracher à ce ſéjour, de m'entraîner dans quelque retraite où le nom même d'Edouard ne puiſſe parvenir ; que dis-je

malheureuſe ? ce nom n'eſt-il pas au fond de mon cœur ? n'emporterai-je pas ſon image ? elle me ſuivra par-tout.

Varuccy ſe rend un matin chez le roi, & lui demande une audience ſecréte ; il eſt introduit dans ſon cabinet : — Sire, voici des lettres du comte de Haynaut qui me ſont adreſſées ; je ne vous cacherai point qu'il eſt ſurpris des retardements que vous apportez à votre mariage. Edouard change de couleur ; le lord s'en apperçoit : — Et qu'a donc cette nouvelle, qui puiſſe troubler votre majeſté ? je ſaiſis ſur ſon viſage des marques d'indifférence, je n'oſe dire, de dégoût pour cet hyménée qui eſt arrêté, & dont toute l'Angleterre attend la cérémonie avec une impatience que votre majeſté devroit elle-même reſſentir. — Varuccy, les rois ne different pas des autres hommes : ils ont un cœur, & le mien ... le mien eſt dévoré d'une paſſion qui me fait ſentir que la grandeur & la gloire ne ſuffiſent point pour nous rendre heureux. — Quoi ! ſire, vous auriez jetté les yeux ſur un autre objet ! vous manqueriez à votre parole royale ! ignorez-vous, ſi les engagements ſont ſacrés pour tous les hommes, qu'ils le ſont infiniment davantage pour les rois ? Vous

me parlez d'amour, ſire : eſt-ce là une paſſion qui doive maitriſer les ſouverains ? ils ſont ſoumis à la politique ; elle exige que vous vous hâtiez de donner votre main à la princeſſe Philippe. — Mylord, ſi vous ſçaviez quelle beauté dans ma cour a ſçu m'enflammer, vous pouriez moins preſſer cette union. — Je ne connais, ſire, que votre intérêt & votre honneur : tous deux ſont attachés au mariage projetté depuis ſi longtems par la reine votre mère, & je ne ceſſerai de vous préſenter, j'oſe le dire, vos devoirs. Pardonnez à la franchiſe d'un vieux ſerviteur ; il n'y a, je le répéte, nul motif qui puiſſe reculer l'inſtant de cet hymen. — Nul motif, Varuccy ? on voit bien que l'âge a réfroidi vos ſens. — Sire, je brûle plus que jamais de vous ſervir : mais vous êtes trop grand, trop généreux, pour m'interdire le langage de la vérité, & il eſt de mon honneur de vous la montrer dans toute ſa force : ſi ce mariage ne ſe termine pas, vous mécontentez un ſouverain puiſſant, ſon frère à qui vous devez de la reconnaiſſance, vos

---

Son frère à qui vous devez, &c. Jean de Haynaut, frère de Philippe comte de Haynaut, touché des malheurs d'Iſabelle mère d'Edouard III, qui étoit venue implorer le ſecours du comte, avoit embraſſé avec tranſport la cauſe de cette prin-

peuples ; vous manquez à vous-même, ſire ; reſſouvenez-vous que vous êtes roi, & roi d'Angleterre ; je parle à Edouard qui, dépouillé de l'éclat du thrône, ſeroit encore digne de nos reſpects & de notre admi-

---

ceſſe. Jean étoit plein du noble fanatiſme de la chevalerie, & brûloit de l'ardeur de tirer l'épée en faveur des *Dames* ; il ſçut raſſembler autour de lui une foule de gentilshommes diſtingués par leur naiſſance & leur valeur ; ce fut cette petite troupe qui ne montoit pas dans l'origine à deux mille combattants, dont la bravoure opéra une révolution en Angleterre, & mit le jeune prince de Galles, Edouard III ſur le trône. On ne ſauroit exprimer juſqu'à quel point l'eſprit de chevalerie élevoit l'homme au-deſſus de lui-même. On le répete : il ſeroit à déſirer que quelque plume énergique nous traçât un rapide tableau des actions éclatantes qu'a enfantées cette celèbre inſtitution ; ce ſeroit un recueil bien utile à notre jeune nobleſſe dont cette lecture enflammeroit le courage, & affermiroit les bonnes mœurs. Il n'y a point de leçons qui vaillent des exemples ; un ſigne eſt au-deſſus de tous les préceptes. Voyez les Sauvages, ils ne ſe conduiſent que parce qu'ils voyent. Autrefois chez les Corſes, une mère vouloit venger le meurtre de ſon mari : elle ne faiſoit que montrer au fils la chemiſe enſanglantée du père, & cette image produiſoit plus d'effet que tous les diſcours que cette femme auroit pu tenir.

ration. — Nous nous reverrons, Varuccy, & vous ſçaurez mes intentions. Laiſſez-moi.

Edouard fait appeller Truſſel : — Je viens de voir le lord Varuccy ; je voulois lui parler de ſa fille, d'un amour qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de ſubjuguer : je ne ſçais pourquoi j'ai héſité à m'expliquer... Cet homme a une inflexibilité que j'eſtime, & qui cependant me déplait ; il m'a, en quelque ſorte, accablé de ſa vertu : ſeroit-il au-deſſus de la ſéduction ? il s'eſt obſtiné à me repréſenter que je devois hâter un hymen arrêté pour mon malheur. Truſſel, vas le voir de ma part, promets-lui ... toutes les richeſſes, les places les plus brillantes ; qu'il engage ſa fille à ſe montrer à la cour : fais-lui entrevoir, en ménageant cette fierté d'ame qui me pèſe, qu'il peut tout attendre de ſon ſouverain. — Vous croyez, ſire, à cette fermeté inébranlable ? ce faſte de ſévérité échouera devant l'attrait des grandeurs. Ce qui réſultera de cette hauteur de ſentiments dont votre majeſté s'étonne, c'eſt que le lord Varuccy mettra ſa complaiſance à un plus haut prix qu'il n'auroit dû faire ; notre devoir, ſire, eſt de vous obéir, & de briguer la gloire de vous aſſervir juſqu'à nos moindres vo-

lontés : pourrions-nous penſer autrement ? vous avez daigné écouter ce Français ! ne ſçavez-vous pas que cette nation ſe pique de ſingularité, & d'une certaine galanterie qui n'eſt que l'abus de la tendreſſe ? on diroit que leurs rois ne ſont que de ſimples chevaliers, tant ils ſont attachés à cet honneur prétendu, dont les vrais monarques peuvent s'affranchir, quand il contrarie leurs plaiſirs ou leurs intérêts ! J'oſe vous répondre, & je ne crois point l'avancer légerement, que Varuccy ſera le premier à preſſer ſa fille de ne plus ſe cacher à vos regards.

Truſſel court chez le lord, & demande à lui parler : Varuccy pénétré d'indignation & d'horreur pour le vil courtiſan, ne ſçauroit pourtant lui refuſer l'entretien qu'il ſollicite ; il pouvoit être envoyé par le roi, & le lord étoit bien éloigné de vouloir manquer à ſon ſouverain ; une vertu ſévère ne fait que nous rendre plus ſacrée la ſoumiſſion que nous devons à nos ſupérieurs. Truſſel met en uſage tous les reſſorts d'un génie délié, nourri dans l'artifice & la ſoupleſſe des cours, pour faire entendre quel étoit l'objet de ſa viſite ; le lord l'écoutoit avec une attention froide & même dédaigneuſe ; enfin il prend la parole : — Mylord, vous vous êtes expliqué clai-

rement : le roi aime ma fille, & c'eſt vous qui me preſſez de la déterminer à céder aux deſirs de ſon maître. Vous n'entrez point, interrompt Truſſel, tout-à-fait dans mes vûes. Ce n'eſt point là, mylord, préciſément ce que je vous ai dit. Il eſt des ménagements, des façons de voir & de ſe conduire ſans trop ſe compromettre... Il y a plus de cinquante ans que vous vivez à la cour, & je ne vous parle point une langue étrangère; au reſte il faut vous décider : quelle eſt la réponſe dont vous me chargez pour le roi ? — Je la porterai moi-même, & à l'inſtant. — Vous ne voulez donc pas... — Il eſt inutile de nous entretenir davantage ; ſa majeſté ſçaura ... Mylord, ſoyez aſſuré que je ferai mon devoir.

Truſſel ſe hâte de rendre compte à Édouard de ſa converſation avec Varuccy.

Le malheureux père eſt dans un anéantiſſement inexprimable. A peine a-t-il perdu de vûe Truſſel, qu'il tombe ſur un ſiège, comme terraſſé ſous la force du coup ; il garde un ſilence ténébreux ; enſuite il ſort de ce profond accablement : — Voilà donc pour quelle raiſon Edouard demandoit que ma fille parût à la cour, & l'on voudroit qu'un père ... l'idée ſeule me fait mourir de douleur & de honte. Non, Edouard

n'eſt point capable d'exiger cette complaiſance baſſe & criminelle. Ce ſera ce vil corrupteur des cours qui aura encouragé le roi dans une paſſion, dont il doit repouſſer juſques à la penſée... Alix ſeroit-elle informée de la faibleſſe du monarque? Voyons-la; eſſayons de pénétrer la vérité, ſans employer le pouvoir paternel ... ma fille aſſurément n'eſt point complice de cet amour; elle ne ſçauroit avoir d'autres ſentiments que ceux qu'inſpirent l'honneur & la vertu. Si elle étoit coupable ... ô malheureux père!.. il ne te reſteroit plus qu'à mourir, & ce ne ſeroit jamais aſſez-tôt.

Edouard attendoit Varuccy avec impatience; mille orages différents bouleverſoient ſon ame; c'eſt dans cette eſpèce d'accès de fureur que le trouve Ribaumont qui veut encore l'adoucir, & lui repréſenter ſes devoirs; alors éclate dans toute ſa fougue la paſſion du monarque: — J'adore madame de Salisbury, je ne puis plus vivre ſans la poſſéder, & ce n'eſt pas envain que je porterai le nom de roi ... je ſuis indigné qu'un Français vienne à ma cour me donner des leçons...—Des leçons, ſire! je ſçais tout le reſpect qui vous eſt dû, & je n'y ai point

manqué : mais, ſire, j'ai oſé vous traiter comme nous traitons nos ſouverains : nous les aimons, & notre amour leur eſt garant de notre obéiſſance ; nos rois ſont nos premiers chevaliers ; s'ils étoient capables de ſe livrer à quelque faibleſſe, ils auroient le courage d'entendre la vérité ; ce ne ſont pas des eſclaves qui les ſervent : ce ſont des amis qui briguent la gloire de verſer pour eux juſqu'à la dernière goutte de leur ſang. Joinville étoit le digne ſerviteur de Louis, & ce prince ne s'offenſoit point que ce brave chevalier fût d'un avis contraire au ſien. Vous aimez madame de Salisbury ; vous ne pouvez parvenir à être payé de retour ... & vous voulez qu'un père ... ſire ... Edouard ... grand homme n'écoutez

---

Nos premiers chevaliers, &c. S'il y a eu un de nos rois qui ait eu ce caractère, ce fut le roi Jean : il en donna des marques éclatantes à la funeſte journée où il perdit ſa liberté.

Ce ſont des amis, &c. A cette même journée, notre brave nobleſſe fit bien voir ſon amour pour ſes ſouverains. Quand le roi Jean fut pris, on trouva couverts de bleſſures & morts autour du prince, tous les vaillants chevaliers qui l'accompagnoient.

n'écoutez que votre cœur : il ne peut vous égarer. C'eſt un Français qui vous aime, qui chérit votre gloire ; & Truſſel votre ſujet vous trahit, vous deshonore !.. Prince, un chevalier vous a parlé ; je n'ai pas le langage d'un courtiſan, & ne veux point l'avoir. Si mon ſéjour ici déplait à votre majeſté, je quitte Londres : mais mon dernier mot ſera que le roi d'Angleterre ne doit point reſſembler aux autres hommes ; ils ſont ſubjugués par leurs paſſions, & vous êtes fait pour dompter les vôtres ; voilà la première victoire qu'il vous convient de remporter. Avant que de partir, j'exigerois cependant, ſire, une grace de vous. — Quelle eſt-elle ? Parlez. — Qu'il me fut permis de me meſurer avec le perfide qui eſt votre ennemi plus que vous ne penſez, & de venger la chevalerie... — Et quel eſt cet objet de votre haine ? — Pouvez-vous, ſire, le demander ? au nom de perfide, ne reconnaiſſez-vous pas cet indigne chevalier ? faut-il nommer le lord Truſſel ? — Que dites-vous ? — Oui, prince, voilà l'homme dont je voudrois percer le cœur, qui vous entretient dans l'oubli de vous-même, qui vous cache la vérité, qui flétrit votre gloire, qui dégrade Edouard,

Ah ! ſire, voyez couler mes larmes : ce ſont celles de l'eſtime, j'oſe dire, de l'amitié ; je ſuis Français : mais j'adore le grand homme partout où je le trouve ; tel eſt le caractère de ma nation ; vous avez mérité tous mes hommages, & je vous l'ai dit : après mon roi, vous êtes le monarque qui m'eſt le plus cher. Edouard court, en pleurant dans les bras de Ribaumont : — Généreux Français, vous me prouvez bien que votre nation eſt auſſi eſtimable qu'elle ſçait plaire ; excuſez des mouvements ... je brûle pour madame de Salisbury, & je ne puis obtenir ſon amour, une parole, un regard !

Avec Ribaumont, Edouard étoit ce héros qui, dans la ſuite, s'eſt couvert d'une gloire éclatante, & a été notre vainqueur ; Truſſel revenoit-il auprès de lui, ce monarque ſe montroit ſous les traits qui ont jetté

. *Qui ont jetté la faibleſſe & l'aviliſſement &c.* Edouard, dans ſa vieilleſſe, eut la douleur de voir, ſi l'on peut le dire, la fortune le trahir, & ſes ennemis ſe relever de leurs pertes ; la mort de ſon fils le prince de Galles, appellé par les Anglais *le prince noir*, le plongea dans une mélancholie qui le précipita au tombeau. Ce monarque, qui occupe la première place parmi

la faiblesse & l'aviliſſement ſur les derniers jours de ſon règne ; ſon vil corrupteur ne tardoit pas à détruire

---

les rois d'Angleterre, éprouva toute l'inſtabilité des illuſions humaines, ainſi que la baſſeſſe & l'ingratitude des courtiſans ; avant que d'expirer, on lui vola un anneau de prix qu'il avoit au doigt, & perſonne ne reſta auprès de lui. » Il n'y eut (dit Rapin Thoyras) » qu'un ſimple prêtre qui s'étant trouvé » là par hazard, & le voyant abandonné à lui-même dans ſon » agonie, s'approcha de ſon lit pour le conſoler. » Que ce ſpectacle parle en faveur de la religion ! quand elle n'auroit d'autre avantage que d'ouvrir ſon ſein au malheur, de le plaindre, de le ſecourir, ne ſeroit-elle pas reſpectable & chère au vrai philoſophe ? la fin d'Edouard eſt un tableau des plus frappants & des plus inſtructifs. Ce ſont de ſemblables images qui peuvent rendre utile la lecture de l'hiſtoire, & non ces fauſſes idées qu'on nous y donne de la grandeur, de la réputation, de l'éclat. J'oſe le dire hautement : l'hiſtoire a plus contribué à l'égarement & à la perverſité de l'eſprit, qu'elle ne l'a redreſſé & éclairé ; que de princes, de perſonnages ſupérieurs pour les places, pour les talents, euſſent fait le bien, s'ils avoient ſuivi leur nature, & qu'ils ne ſe fuſſent pas attachés à ſe former ſur ces prétendus grands hommes que nous vante l'hiſtoire ! Des hiſtoriens philoſophes, voilà ce qui a manqué à ce malheureux genre humain ; voilà ce qui eût fait la baſe de ſa raiſon, de ſa morale, de ſa félicité. Si M. Rouſſeau de Genève a voulu enviſager ſous ces traits pernicieux que je reproche à la plupart des

les nobles impreſſions qu'avoit excitées le chevalier Français. Edouard impatient de voir Varuccy, étoit retombé dans ſon emportement, défaut dont ce prince ne put jamais ſe corriger, & qui a mêlé des ombres à l'éloge que lui doit la vérité.

Varuccy quitte ſon appartement pour paſſer dans celui de ſa fille; il prie Maly de ſe retirer, & ordonne qu'on le laiſſe ſeul avec la comteſſe; elle ne ſçait à quelle cauſe attribuer l'air ſombre avec lequel ſon père l'aborde; il s'aſſied, & éxige que madame de Salisbury ſe place à ſes côtés. Après l'avoir regardée quelque temps, il prend la parole: je vous ai élevée dans des principes qui juſqu'à préſent avoient fait mon bonheur & le vôtre; j'étois perſuadé qu'il n'y avoit rien qui ne dût céder à la vertu, qu'elle étoit au-deſſus de l'opulence & des dignités, qu'il falloit

---

écrivains, ce ramas indigeſte de pitoyables raiſonnements, de principes évidemment faux qu'on appelle de la metaphyſique, & des connaiſſances, il a bien eu raiſon de s'élever contre les arts; il n'eſt point d'abus de l'ignorance qui entraînent une telle dépravation: mais ces mêmes arts employés à nous tracer une idée vraie de la vertu, à la faire aimer, ſont ſans doute des préſents du ciel qui méritent notre eſtime, & notre reconnaiſſance, & c'eſt en les cultivant, que nous nous rapprochons de cet Etre ſuprême dont nous ſommes les images.

toujours être prêt, ſi les circonſtances le demandoient ; à lui ſacrifier ſa fortune & ſa vie ; qu'après Dieu nous n'avions point d'autre objet de notre attachement & de nos hommages. J'ai vécu, ma fille, & à la cour. J'ai vû avec peine, il eſt vrai, qu'il ſe trouvoit des occaſions où l'on étoit forcé de ſe relâcher de ce ſyſtême d'auſtérité auquel une ame pure aime à ſe ſoumettre ; ſans la conſidération, l'exiſtence eſt un fardeau qui pèſe, & il y a de l'adreſſe à ſaiſir les moyens qui nous procurent cette vie factice bien ſupérieure à celle que nous avons reçue de la nature. Ma fille, ce n'eſt point pour nous que nous vivons : c'eſt pour tout ce qui nous environne ; la faveur du prince, dans le ſéjour que nous habitons, eſt l'unique but où tendent tous les vœux. Quel plaiſir ne goûtons nous point à ſentir que nous excitons l'envie, & qu'on nous croit au faîte du bonheur ! Voilà la félicité de la cour ; à chaque inſtant nous ſommes avertis de cette félicité par des murmures jaloux qui n'oſent s'élever. Nous meſurons, en quelque ſorte, notre grandeur par le dégré d'abaiſſement où ſont deſcendus nos rivaux.

La comteſſe étonnée d'entendre parler ainſi ſon père, lui témoigne ſa ſurpriſe : — Mylord, je vous

l'avouerai : je demeure interdite ; ces expreſſions dans votre bouche ſont nouvelles pour moi ! Varuccy éxamine encore quelques inſtants ſa fille, & reprend ſon entretien ; je vous l'ai dit : j'ai vécu ; l'expérience m'a détrompé de cet enthouſiaſme que les courtiſans regardent d'un œil de compaſſion ; s'élever à quelque prix que ce ſoit, & faire ramper les autres : voilà, ma fille, à quoi ſe réduit l'art de repréſenter ſur ce brillant théâtre que dévorent tous les yeux ; le ſort vous y deſtine une place qu'envieront nos ladys ; je me ſuis apperçu que notre monarque pouvoit vous préferer ... vous pénétrez dans ma penſée ... ſon mariage avec la princeſſe de Haynaut eſt différé ... ma fille, il ne tient qu'à vous peut-être de voir à vos genoux la cour, toute l'Angleterre ; la fortune vous appelle, lui réſiſteriez-vous ? — Quoi ! mylord Varuccy voudroit ... non, il ne ſçauroit avoir changé à ce point ; & ſi ma malheureuſe deſtinée avoit égaré ce père ſi vertueux, ſi reſpectable, ce ſeroit moi qui oſerois le ramener ſur ſes premières traces, lui rappeller ſes leçons, ſes exemples à jamais gravés dans mon cœur... — Ma fille ! tu te ſentirois la force de fouler aux pieds cet éclat qui t'attend ... de ſacrifier tout à la vertu ?.. de mourir pour elle ? — En doutez-vous, mon père ? &

croyez-vous que votre fille pût balancer ? plutôt expirer cent fois ... Varucçy ſe lève avec tranſport, & ſe jettant dans les bras de madame de Salisbury : — Embraſſe-moi, Alix, ma fille, ma chère fille ! tu es donc digne de ton père !—Qu'ai-je entendu tomber ? ô ciel ! un poignard, mon père ... échappé de votre ſein ! — C'étoit ... pour te frapper, pour m'immoler moi-même ſur ton corps palpitant, ſi je n'euſſe retrouvé ma chère Alix, une fille qui ſera ma conſolation, l'honneur de ma vieilleſſe ; eh ! que tu as bien connu ton père, quand tu n'as pû imaginer qu'il fût capable de ſe démentir ! Alix, je n'ai donc rien à craindre ; mon deſſein a été de t'éprouver, de te donner une idée des ſentiments, & des entretiens de ce monde corrompu ; ſi ma fille eût héſité, je te le répéte : je devenois ſon meurtrier, & ma mort ſuivoit la ſienne : mais je puis me repoſer ſur ta vertu. Apprends donc le plus grand des malheurs pour nous, pour l'état : le roi alloit épouſer la princeſſe de Haynaut, & tu lui as inſpiré une paſſion ... tu pâlis !

Madame de Salisbury ſe précipite aux genoux de Varuccy : — Mylord, connaiſſez votre fille, tous les tourments qui l'accablent ; liſez dans ce cœur qui

vole au devant de vos coups ; hélas ! c'eſt vous montrer mon bienfaiteur, mon père, que de m'arracher la vie. Sçachez que je n'ignore point l'amour du roi, qu'il m'a écrit, qu'il m'a parlé, que mon ame... —Tu aurois pour ton maître d'autres ſentiments que ceux du reſpect & de la reconnaiſſance ? La tendreſſe la plus vive, mon père, reprend la comteſſe, en verſant un torrent de larmes. — Que dis-tu, malheureuſe ? — Oui, mon père, oui mylord, l'amour le plus violent me déchire ; il eſt né avec moi, cet amour qui fait mon ſupplice ! mon cœur avoit prévenu l'aveu de notre monarque ... vous me regardez d'un œil d'indignation ? ſuſpendez votre colère ; j'ai pû avoir une faibleſſe : je l'ai étouffée dans mon ſein ; je me ſuis toujours montrée votre fille ; j'ai repouſſé, j'ai rejetté les vœux du roi ; il n'a ſurpris aucun de mes ſentiments. Voilà ce qui me faiſoit embraſſer la retraite ... voilà ce qui cauſera ma mort ... oui, Edouard eſt mon maître ; je le ſens à l'empire qu'il a ſur ma raiſon même ; mon père, cette raiſon ne me ſoutient plus, elle m'abandonne ; je ſuis toute à la douleur : mais, encore une fois, ſoyez aſſuré que vous n'aurez point à rougir de m'avoir donné la vie, que jamais Edouard ... tous les ſerments, mon père, vous

pouvez les éxiger ; cet amour dont je ſuis la proye, ne triomphera point. Que dis-je ? faut il montrer au roi de la haine... — Quelle expreſſion vous échappe, Alix ! non, ce n'eſt point par des ſentiments de haine que vous devez combattre un penchant qu'il ne vous appartient pas de faire naitre, & d'entretenir : c'eſt par une conduite noble, ſoutenue & modeſte, que vous rappellerez le prince à ſes devoirs, & que vous remplirez les vôtres ; je ne veux point entrer dans les détails de cette paſſion qui ne peut qu'être inſenſée & criminelle ; j'ai votre parole ... que vous ſerez toujours digne de moi ; je compte ſur vous, comme ſur moi-même ; c'eſt tout vous dire ; adieu. Le roi va ſçavoir ce qu'il doit attendre de nous deux.

La comteſſe envoye chercher Maly, qui la trouve mourante, & noyée dans les pleurs : — O ma ſeule amie ! viens recevoir mes derniers ſoupirs ; mon père ſçait tout, qu'Edouard m'aime, qu'il eſt aimé, que jamais je ne trahirai ma vertu ... que je me meurs, Maly ; eh ! le moyen de réſiſter à ces aſſauts ! mon père eſt allé chez le roi ; quels nouveaux malheurs réſulteront de cette entrevûe !

Varuccy ſe préſente devant Edouard qui fait retirer les courtiſans : — Varuccy, on ne vous a rien

caché : que dois-je eſpérer de votre complaiſance ... de votre amitié pour moi ? votre fille... — Sire, je viens d'avoir avec elle une converſation où elle m'a développé ſon cœur. — Elle me hait ? — Alix rend avec plaiſir à votre majeſté tous les hommages qui lui ſont dûs ; elle diſpute même de ſoumiſſion & de zèle avec tous vos ſujets : mais ma fille, la comteſſe de Salisbury, n'eſt point faite pour être la rivale de la princeſſe de Haynaut, & tout autre rang que celui de votre épouſe... Je viens apporter à vos pieds, la tête d'un vieux ſerviteur qui a ſçu vous aider de ſon courage, de ſes conſeils ... & qui ſçaura mourir... — Qu'ai-je entendu ? — La vérité, ſire, la vérité qu'on s'obſtine à vous cacher, & qui vous parle par ma bouche ... ah ! prince, ah ! mon maître, vous éxigeriez... — Que vous ſoyez puni, ingrat, d'avoir offenſé votre bienfaiteur... — Non, ſire, je ne vous ai point offenſé : mais je dois vous ouvrir les yeux ſur l'excès de votre égarement, & j'aime aſſez votre gloire pour vous empêcher de la compromettre, en vous livrant à un amour ... qui nous deshonoreroit tous deux, ſire ; je puis vous ſacrifier ma vie, mais mon honneur... — Perfide, ſans doute, c'eſt vous qui encouragez votre fille dans ces mépris... — Sire, ma fille n'apprit

jamais de moi qu'à vous reſpecter ; il eſt vrai, je l'ai inſtruite à ne pas écouter un aveu qu'elle ne doit point recevoir. Puiſque je ſuis coupable aux yeux de votre majeſté, que toute l'étendue de mon crime lui ſoit dévoilée : je n'ai pas eu beſoin d'inſpirer à madame de Salisbury le parti qu'elle devoit prendre ; elle eſt aſſez forte de ſa vertu, ſans que ſon père la ſoutienne ; je l'ai interrogée ; j'ai ſondé les replis de ſon ame ; ſi j'y avois ſurpris un ſentiment indigne de ſa naiſſance, je faiſois mon devoir, ſire : le fer étoit prêt : je l'enfonçois dans ſon cœur, dans le mien. — Téméraire, vous viendriez me braver ! toute ma fureur... — Sire, je l'ai dit à votre majeſté, voilà ma tête. J'ai rempli ma carrière ; je ſerai bientôt hors d'état de vous ſervir : que m'importent le peu de jours qui me reſtent à vivre ? Dumoins je mourrai avec l'aſſurance que ma fille ne ceſſera d'aimer ſon père, & ſon honneur. Diſpoſez de mon ſort : n'êtes-vous pas mon maître ? — Oui, je le ſuis, barbare ... je voulois être ton protecteur ... ton ami ... tu me forces à te montrer le ſouverain... eh bien ! il va paraître : qu'à l'inſtant tu commandes à ta fille de s'offrir à ma vûe, ou qu'on te traîne à la Tour. — A la Tour, ſire ; je m'y rends, moi-même

de ce pas. — Une audace inſultante ! holà, gardes ; que Varuccy, dès ce moment, ſoit renfermé dans la priſon.

Ribaumont entre avec impétuoſité : — Qu'ai-je vû, ſire ? — Une punition que je devois à la majeſté outragée ; qu'on ne me parle plus : je ſuis las d'avoir employé la douceur. C'eſt vous qui m'avez fait deſcendre du thrône pour ramper aux pieds d'une femme ! voilà bien la faibleſſe de ces Français, les eſclaves d'un sèxe dont l'orgueil les maitriſe ! Ribaumont, quittez mes états ; allez dans votre pays porter ce fanatiſme de *courtoiſie* que nous ne voulons point adopter ; laiſſez-nous ce caractère que vous oſez traiter de férocité ; je veux avoir ... toute la barbarie... — Non, ſire, vous ne l'aurez point ; je vous ſuis trop attaché pour vous abandonner à vous-même dans ces accès de violence dont vous rougirez ; eh ! que venez-vous de faire ? de priver de ſa liberté un miniſtre, un fidèle ſujet, un veillard, un père ... & pour quel crime ?.. qu'on vole à cet infortuné, que vos bienfaits accumulés réparent cet emportement ... Ah ! ſire, eſt-ce Edouard que j'enviſage ? eſt-ce Edouard qui charge de fers les mains de Varuccy ?.. Vous paraiſſez ému !

Truſſel accourt : — Sire, Varuccy ſe répand en plaintes, en menaces : il veut écrire à ſa fille ; je m'y ſuis oppoſé. — Ribaumont, vous l'entendez ! & toujours cette molleſſe françaiſe que vous voulez faire paſſer dans mon ame ! Je ſerai Anglais ; je ſerai roi, & je châtierai les audacieux qui luttent contre ma puiſſance. — Quoi ! ſire, le lâche Truſſel... Chevalier, interrompt le bas courtiſan, oubliez-vous où vous êtes ? Je ne ſerai pas toujours à Londres, lui dit Ribaumont ; j'aime à croire qu'il vous reſte encore aſſez de courage pour venir me trouver au lieu que je vous indiquerai. Un défi en préſence du roi, répond Truſſel ! Ribaumont, reprend le monarque, vous me manquez de reſpect ; je ſuis fatigué de vos hauteurs ; ces Français préſomptueux ne connaiſſent de roi que leur ſouverain ... ſortez de ma préſence, & allez hors de l'Angleterre propoſer des cartels à vos concitoyens. (le chevalier veut répliquer) Sortez, vous dis-je, ou vous m'obligeriez à vous faire reſſouvenir qui je ſuis. (Ribaumont ſe retire, rempli d'indignation,) Truſſel, je ne veux plus me conduire que par tes conſeils : c'eſt toi ſeul dont le zèle cherche à me plaire ; ſers ma fureur, ou plutôt mon amour : que madame de Salisbury ſoit conduite ici ; elle écoutera ma tendreſſe, ou ma vengeance accable

le père, la fille, la fille même ... je ne me connais plus ... funeſte paſſion ! quelle flamme tu allumas dans mon ſein ! elle va tout dévorer.

Madame de Salisbury paraît, & dans quelle ſituation ! quel ſpectacle pour les regards d'un amant qui n'étoit plus maître de contenir ſes tranſports ! Ses beaux cheveux épars, & flottants ſur un ſein d'albâtre, des yeux enchanteurs couverts de larmes, qui leur prêtoient un nouveau pouvoir, tous les attraits, tout l'intérêt dont le déſordre de la douleur anime la beauté : c'eſt ſous cet aſpect que la comteſſe s'offre à la vûe du roi ; elle court ſe jetter à ſes pieds, & au milieu des ſanglots : — Sire ... ſire ... rendez-moi mon père ; j'embraſſe vos genoux ... j'y mourrai, ſire. Edouard s'empreſſe de la relever ; il eſt frappé de tant de charmes ; il ordonne à madame de Salisbury de s'aſſeoir : — Pardonnez, madame, au déſeſpoir d'un amant que vous contraignez à ſe ſervir de l'autorité, lorſqu'il ne vouloit faire valoir auprès de vous, que les droits de la tendreſſe la plus vive : mais votre inſenſibilité, votre hauteur ne connaiſſent aucun ménagement. Vous ſçavez que vos premiers regards allumèrent dans mon ame un feu que j'ai moi-même combattu pendant la vie de votre époux. Je me ſuis

ſoumis à ce qu'exigeoit un engagement qui cauſoit mon ſupplice. Salisbury eſt au tombeau ; vous n'avez plus à m'oppoſer cette foi tyrannique que reclame l'hyménée, & vous me refuſez juſqu'au plaiſir de vous voir, de lire dans vós yeux !.. vous ne me répondez que par des larmes ! — Eh ! ſire, il ne me reſte que des pleurs pour ma défenſe ... ils ne vous touchent point ! — Ils ne me touchent point ! eſt-ce à vous, madame, à douter de l'empire que vous avez ſur mon cœur ? ah ! ces larmes y portent tous les tourments. Eh ! que vous demandé-je ? que des ſentiments de reconnaiſſance, de pitié pour le plus ardent amour qui me dévore ? Belle Salisbury, je ne ſuis plus maître d'impoſer des loix à cette paſſion que vous payez de trop d'ingratitude : — Non, ſire, non, je ne ſuis point ingrate ; ſi mon ame vous étoit connue !.. ſire, je retombe à vos pieds : mon père eſt dans les fers... — Ils vont être briſés ; il reprend auprès de moi ſa place, ma faveur, mon amitié ; après Edouard, ce ſera lui qui régira l'Angleterre ; je vous en donne ma parole ; que voulez-vous de plus ? mais que ſa fille... — Sire, n'achevez point ; je ſauve à votre gloire une explication qui la flétriroit ; c'eſt tout ce que je puis dire à votre

majeſté : je n'acheterai pas la liberté de mon père à un prix qui nous feroit rougir tous trois ; lui-même il me déſavoueroit, ſi j'eſtimois aſſez cette liberté pour la préférer à l'honneur ; voilà ce que le père & la fille chercheront à conſerver juſqu'au dernier ſoupir ; vous voulez des victimes ... nous les ſerons, ſire. — Et où allez-vous, madame ? demeurez, demeurez. Je ſuis donc un tyran, un barbare qui ſe repaît de vos larmes, qui brûle d'immoler le lord Varuccy, vous ... vous que j'adore, que j'idolâtre, qui regnez ſur tous mes ſens !.. ah ! madame ... ah ! cruelle, n'abuſez point de ces tranſports de flamme ; ſongez ... que je ſuis capable de tout, que l'extrême amour touche à l'extrême fureur : vous connaiſſez Edouard, la violence de ſon caractère, alors qu'il eſt offenſé ; tremblez ... votre père... — Sire, mon père ne peut que mourir, & ſi la tendreſſe, qu'il a pour moi, ne le retenoit, peut-être eût-il déjà prévenu votre injuſtice ; oui, votre injuſtice : je prononce hautement ce mot, & c'eſt à vous-même que je porte mes plaintes. Quel eſt le crime de mon père, d'un digne ſerviteur qui vous a conſacré tous les inſtans d'une vie dont la fin eſt par vous empoiſonnée d'amertume ? il frémit à

l'idée

l'idée seule...sire, je ne m'arrêterai point sur cette image. Je n'avois pas besoin des conseils paternels pour aimer la vertu, pour remplir mon devoir : je sçais tout ce qu'il m'impose ... & quand mon cœur payeroit de quelque sensibilité cet amour, qui fait tous mes malheurs, à quoi me conduiroit ma faiblesse ? sire, m'est-il permis de vous aimer ? & à quel titre ? il n'est que le trône ... il attend la princesse de Haynaut, & il lui est dû. Eh ! ce n'est pas votre amour que j'intercède : c'est votre compassion, votre humanité : que mon père soit libre, & j'irai mourir avec lui dans quelque retraite ignorée, loin de la cour, loin de vous ... loin de vous ! Je ne me ressouviendrai que de vos bontés, & j'oublierai les maux que vous nous causez...C'est donc par vos coups, sire, que j'expire dans les larmes !.. — Adorable Salisbury, il n'y auroit que votre vertu que vous m'opposeriez ! mes vœux ne vous déplairoient point, si vous étiez mon égale !..— Si je l'étois, sire ... rendez-moi le lord Varuccy, & laissez-moi vous fuir.

Non, s'écrie Edouard, en se jettant aux pieds de madame de Salisbury, vous ne me fuirez point. Souveraine de mon cœur, maitresse de ma vie, je veux sans cesse vous voir, vous adorer, vous parler

de ma tendreſſe. Charmante Salisbury, que vos larmes s'arrêtent; vous allez connaître votre roi, votre amant, l'amant le plus épris... vous verrez ſi Edouard mérite d'être aimé. — Et mon père, ſire? — Je vais régler ſon ſort, le vôtre... dans un moment... ne quittez point ce palais; daignez attendre... — Sire, & quel ſeroit votre deſſein? — De vous donner des témoignages éclatants d'un amour dont vous ne vous offenſerez pas; n'ayez aucune crainte: qui ſçait vous aimer ne doit point allarmer votre vertu.

Le monarque s'empreſſe de ſortir, & laiſſe madame de Salisbury ſeule, & livrée à une foule de réflexions oppoſées les unes aux autres. Il y a des moments où remplie de ſa paſſion, elle embraſſe des illuſions flatteuſes: mais toute entière à une vertu inflexible, bientôt elle enviſage la perte du lord Varuccy, la ſienne propre; elle eſt prête à ſacrifier ſa vie, plutôt que de riſquer la moindre démarche qui compromette ſa réputation.

Son père, priſonnier à la Tour, loin de céder à la diſgrace, ſe fortifioit dans la réſolution généreuſe de combattre le penchant du ſouverain; ſon honneur lui défendoit dans cette occaſion juſqu'à la pen-

ſée de s'abbaiſſer à la moindre complaiſance, & il s'étoit engagé à preſſer le mariage du roi avec la princeſſe de Haynaut. La mort, diſoit-il à ſes amis qui étoient venus le voir, ne m'inſpire nul effroi; j'ai connu le néant des plaiſirs, des grandeurs, de la vie; j'ai éprouvé qu'il n'y avoit que le ſentiment de la vertu, qui ſurvecût, en quelque ſorte, à nous-mêmes. Qu'on eſt heureux lorſqu'on n'a aucun reproche à ſe faire! j'aime mon maître; je le plains, & je ſuis aſſuré qu'il m'honorera de ſes regrets. Sa paſſion éteinte, j'en appelle à ſa grande ame: elle eſt juſte, noble, capable de connaître ſes fautes, & de les réparer. Que ma fille ſoit toujours digne de moi! ce ſont les ſeuls vœux que je forme aujourd'hui. Pourroit-elle démentir ſes premières années, les exemples qu'elle a puiſés dans le ſein de ſa famille?.. elle ſçaura mourir ainſi que ſon père.

Madame de Salisbury étoit inquiéte ſur la ſuite de ſon entrevûe avec le roi. Un lord paraît, s'approche reſpectueuſement: — Madame, permettez que je vous conduiſe où des ordres ſuprêmes vous appellent. La comteſſe troublée, donne ſa main en tremblant: elle fait pluſieurs queſtions au lord, qui s'excuſe ſur ſon refus de ſatisfaire ſa curioſité: ils

traverſent une infinité de vaſtes appartemens ; enfin ils arrivent à la porte d'un ſallon ; il s'ouvre. Edouard étoit aſſis ſur ſon thrône, entouré de ſes courtiſans les plus en faveur ; ils avoient tous l'ordre de la jarretière. Ribaumont, que le roi avoit rappellé, lui parloit bas, lorſque madame de Salisbury vint à entrer : auſſitôt Edouard deſcend de ſon trône avec précipitation, court vers elle, lui tend une main, & de l'autre poſant une couronne ſur ſa tête : venez, lui dit-il, madame, partager avec le ſouverain de l'Angleterre, & ſon empire, & les hommages de ſon peuple ; ſoyez mon épouſe ; ſoyez reine ; la beauté, l'amour, la vertu vous appelloient au thrône, & en vous y plaçant, je remplis mes vœux, & tous ceux de mes ſujets ; ils applaudiront à mon choix : il eſt digne de leur maître ; votre père eſt libre, & va s'offrir à vos yeux ; je réparerai les déſagrémens que je lui ai cauſés. Sire, dit, Ribaumont, la beauté eſt faite pour regner : c'eſt notre première ſouveraine.

Madame de Salisbury, accablée, ſi l'on peut le dire, de cet évenement ſi peu attendu, n'a que la force de proférer quelques paroles mal articulées : — Sire ... le thrône n'eſt point ma place ... c'eſt la princeſſe de Haynaut... Oui, c'eſt elle qui doit s'y aſſeoir, dit le lord

Varuccy, entrant avec impétuoſité. Sire, que m'a-t-on appris ?.. ma fille ... que vois-je ? la couronne ſur ſa tête !.. & c'eſt à ce prix, que mes fers ſeroient briſés ! qu'on me remène à la Tour. Mylord, écoutez, interrompt Édouard, je ne vous avois fait que trop entendre juſqu'à quel point votre fille m'étoit chère ; je lui donne ma main ; je la nomme reine ; & vous vous oppoſeriez encore à cet amour, qui fera le charme de ma vie ! Quoi ! ma fille, dit Varuccy, tu ſouffrirois que notre maître t'élevât juſqu'à lui ! tu uſurperois un rang où le ciel ne t'a point fait naître ! le roi deviendroit infidèle à ſa promeſſe ! une princeſſe, nommée déjà ſa femme par toute l'Europe, te ſeroit ſacrifiée !.. Alix, où donc eſt la vertu, s'écrie ce reſpectable vieillard, en verſant des larmes amères ? ne mérite-t-elle pas qu'on lui immole des thrônes, ſon cœur... Tu m'entends ; fois ma fille ; tombe aux genoux du roi ; dépoſes-y cette couronne, & ſi tu ne peux obéir à ton devoir, ſans ſuccomber ſous l'effort ... va mourir ... ſi tu réſiſtes encore, je vais t'en donner l'exemple.

Varuccy tire un poignard de ſon ſein : — Sire, voici le remède à tous les maux ; ſi ma fille eût été capable d'une faibleſſe deshonorante, je l'ai dit à votre

majeſté : je lui euſſe arraché la vie de ce même poignard que vous voyez ; il m'a ſuivi dans ma priſon. Aidé de ce ſecours, on brave les malheurs & les bourreaux... Eh bien ! Alix, décide-toi : oſe porter la couronne, & je me perce de cent coups aux pieds du roi. Edouard allarmé : — Que dit-il ?, arrêtez .. qu'on lui arrache ce fer. — Qu'on ne m'approche point, ou je me frappe... Il eſt ſur mon cœur ; donnez-moi votre parole royale, ſire, que ma fille ne ſera point votre épouſe, avant que j'aye parlé à votre majeſté, & il tombe de mes mains ... vous héſitez !.. Généreux Français (s'adreſſant à Ribaumont) joignez vos priéres aux miennes, & que le roi m'accorde cette grace. Qu'exigez vous, cruel, répond Edouard ?.. eh bien ! je promets de vous entendre ; ſongez au ſacrifice que je vous fais, combien il en coûte à mon cœur ! Mais je ne veux point que la mort du père de ce que j'aime enſanglante des moments pleins de charmes ; c'eſt plaire à la maitreſſe de mon ame, que m'empreſſer de conſerver vos jours ; puiſqu'il le faut, je retarderai de quelques inſtants cet hymen ; ſouvenez-vous que c'eſt pour bien peu de moments que ma parole eſt engagée ; ne l'eſpérez pas ; mon cœur ne changera point, & ce ſera toujours là

charmante Alix que l'on verra reine d'Angleterre & d'Edouard.

Varuccy jette le poignard : — Sire, je ſuis content ; votre majeſté m'entendra ; je ſuis certain qu'Edouard ſera notre digne monarque. O ciel ! s'écrie le roi, que vois-je ? madame de Salisbury a perdu l'uſage des ſens ! ah ! barbare, voilà votre ouvrage !.. je n'ai rien promis ... r'ouvre les yeux, adorable Salisbury ; ton amant n'écoute que ſon amour ; il te conduit à l'autel ; tu règnes ſur l'Angleterre, ſur moi ; eh ! ne puis-je te donner l'empire du monde entier ? reviens, reviens à la vie.

Madame de Salisbury attache ſes regards mourants ſur le ſouverain : — Sire, permettez que je me retire pour quelques inſtants : — Non, vous ne me quitterez pas. — C'eſt une grace, ſire, que je vous demande, & que j'attens ... de votre tendreſſe. Mon père, n'ayez aucune crainte : votre fille ne ſe démentira point.

On entraîne madame de Salisbury expirante ; Edouard demeure avec Varuccy & Ribaumont. C'eſt envain, dit-il, au premier, que vous vous oppoſez à mon bonheur ! je ne vous céderai point, je ne vous céderai point : j'épouſe votre fille, aujour-

d'hui même. Vertueux Ribaumont, s'écrie le lord, rendez-moi mon maître, un héros qui doit ſervir de modèle aux rois, à tous les hommes; votre honneur m'eſt garant que vos conſeils ne ſçauroient différer des miens: qu'un Français ait la gloire d'être le bienfaiteur de la nation Anglaiſe. Sire, vous me voyez à vos genoux; oui, Varuccy y attendra la mort, ſi vous perſiſtez à ſacrifier tout à une paſſion que le repentir ſuivroit; encore une fois, voilà ma tête; qu'elle tombe ſous vos coups, avant que ma fille porte le nom de votre femme. Penſez-vous, ſire, que vous êtes roi, que je ſuis votre ſujet, qu'Alix n'eſt point d'un rang à ſe placer ſur le thrône, que vous êtes lié, en quelque ſorte, par des ſerments à la princeſſe de Haynaut, que vous avez à répondre de votre conduite, de vos moindres actions à l'Angleterre, à tout l'univers, qu'un ſouverain s'apprête à vous amener ſa fille, que l'amour ... ô mon roi, vous m'écouterez; vous m'écouterez, & qui plus que vous, doit me rendre juſtice? Si je ne conſultois qu'une ambition criminelle, que mes intérêts, je ſaiſirois cette occaſion qui mettroit le comble à vos faveurs; ma fille reine, je verrois tout ce qui vous environne, à mes pieds: mais, ſire,

je connais un autre orgueil plus noble, plus grand, plus digne de vous & de moi, celui de faire mon devoir ; je le remplis, en mourant ici, plutôt que de ſouffrir que ma fille ſoit votre épouſe ; oui, ſire, c'eſt ſur mon corps palpitant, tout déchiré, que vous la ménerez à l'autel ; le même jour éclairera ſon mariage & ma pompe funéraire ; la nation n'aura point à me reprocher... l'aviliſſement de ſon maître... il n'appartient qu'à une princeſſe de partager votre thrône. Sire, interrompt le chevalier, oſerois-je joindre ma voix à celle de ce vertueux Anglais ? il vous parle avec candeur. Aſſurément madame de Salisbury mérite tous les hommages dûs à la beauté ; je ſuis prêt de rentrer en lice pour confirmer cet éloge : mais je penſe comme mylord, que cette union bleſſeroit votre grandeur, & je ſuis bien ſûr que ſa fille eſt du même ſentiment ; elle a trop de vertu pour élever ſes deſirs juſques à la couronne. La reine votre mère, a diſpoſé de votre main ; la princeſſe de Haynaut & l'honneur la réclament ; il eſt douloureux d'être obligé de maitriſer ainſi ſes penchants : mais, ſire, vous êtes chevalier, vous êtes roi, & cette victoire... Edouard doit la remporter. — Jamais, jamais ! j'adore madame de Salisbury, & elle ſera reine

d'Angleterre. Varuccy au milieu des ſanglots : — Eh ! ſire, j'aurai donc vécu pour être la cauſe que vous commettez une injuſtice, que vous deſcendez du rang ſuprême ! le comte de Haynaut, la terre entière imaginera que, ſéduit par l'attrait des grandeurs, j'ai trahi mon devoir, que j'ai employé l'artifice & la baſſeſſe pour ſervir l'ambition de ma fille ; on ne croira point qu'un autre ſentiment ait pu la conduire ... vous flattez-vous, ſire, qu'elle aura moins de courage que ſon père ? Madame de Salisbury ſeroit ſenſible à votre amour, elle vous aimeroit, elle n'acceptera ni le titre de votre épouſe, ni le don de votre ſceptre. Sire ... vous nous ferez mourir l'un & l'autre.

Edouard étoit livré aux plus violents accès ; il s'écrioit ; il pleuroit dans les bras de Ribaumont. Ces pleurs, dit Varuccy, en ſe proſternant plus profondément devant le roi, & embraſſant ſes genoux, m'annoncent que votre ame s'émeut, que la vérité s'y fait entendre ... elle eſt capable, cette ame magnanime, de l'effort le plus héroïque. O mon maître, que j'aime à voir couler vos larmes ! ne rejettez point les miennes ; je parle à votre cœur, à votre cœur généreux ; vous voyez, vous ſentez que c'eſt votre intérêt ſeul qui

m'anime ; je ne ſuis pas un courtiſan, un père : je ſuis votre ſujet, & le plus zélé ... non, grand homme, vous ne céderez point à cet amour qui vous tyrannise; vous ne ſerez point amant ; vous ſerez monarque. Eh ! que voudriez-vous diſoit Edouard ?. cruels ?, il ne m'eſt pas poſſible ... il ne m'eſt pas poſſible ... Varuccy, Ribaumont ... il eſt des moments ... qu'on me laiſſe ... tout s'attache à me percer le cœur.

Les courtiſans ſe retirent ; il ne reſte que le père de madame de Salisbury & le chevalier Français. Jamais Edouard n'avoit montré plus d'emportement : il ſe promenoit à grand pas ; il levoit les yeux vers le ciel ; il devenoit furieux : des eſpèces de rugiſſements lui échappoient ; il retomboit ſur un ſiège, & alors il arroſoit la terre d'un torrent de pleurs. Varuccy ſe rejettoit continuellement à ſes pieds, & quelquefois le prince le repouſſoit avec colère. Le tumulte des paſſions bouleverſoit cette ame où l'amour avoit pris tant d'empire ; il répétoit inceſſamment : immoler ce penchant ! l'étouffer ! en épouſer une autre, quand je brûle...

La journée s'étoit preſque écoulée dans ces combats affreux qui déchiroient le cœur du monarque ; on lui apporte une lettre ; il l'ouvre avec vivacité : — Elle m'écrit ! voyons, liſons : (il lit haut.)

SIRE,

Le ſéjour d'où j'écris à votre majeſté, annonce aſſez ma nouvelle deſtinée ; c'eſt d'une retraite religieuſe que je vous envoye mes larmes : hélas ! la ſource en eſt intariſſable. N'allez pas croire que je regrette l'éclat du rang où vous m'appelliez ; non, ſire, ce n'eſt point la perte d'un thrône qui fait couler mes pleurs : connaiſſez-moi, & donnons nous un exemple mutuel du plus grand ſacrifice. J'ai pu, ſire, vous inſpirer quelque ſentiment dont je m'applaudiſſois ; oui, ſçachez ce que j'immole : mon cœur depuis longtems avoit prévenu le vôtre ; que cet aveu me ſoit permis, puiſque c'eſt la dernière fois qu'il m'échappera. Je vous aimois, ſire ; je vous aime encore ; jugez de mes tourments ! & cet amour ne finira qu'avec ma vie. Mais, quand je vous parle de ma tendreſſe, il faut auſſi que je mette devant vos yeux cette vertu inéxorable qui doit nous impoſer à tous deux des loix, dont il ne nous eſt point poſſible de nous affranchir ; l'Angleterre, mon père lui-même, l'équité, votre gloire, vos intérêts éxigent que la couronne ſoit ſur le front de la princeſſe de Haynaut : ſire, il les faut ſatisfaire. Dès ce moment, quel mot je vais proférer ! je renonce à votre main, à votre cœur, à tout pour jamais ! l'honneur a reçu mon ſerment ; mon arrêt eſt irrévocable. Si vous vous y oppoſez, ſire, c'eſt Dieu même que je mets entre vous & moi : je m'enchaine aux autels ; romperiez-vous cette barrière ſacrée ? Que mylord Varuccy ſoit donc tranquille ſur ce que je ferai ; j'attends de votre juſtice que vous lui rendiez votre confiance. Nous rempliſſons tous trois notre devoir : vous, ſire, en triomphant d'un amour, qui me ſera toujours cher, & en plaçant au thrône

la princeſſe qui doit le partager ; moi, en renonçant à ce même thrône, en me défendant juſqu'à la douceur de vous voir, quand mon cœur... ne revenons point ſur ce ſentiment ; mon père s'eſt montré votre digne ſujet : il ſacrifie ſa fille à votre gloire, à l'état ; je l'imite : je ſuis la victime de moi-même. Sire, que votre amour n'aille pas vous amener en ces lieux : ce ne ſeroit pas aſſez de me lier par des nœuds que vous ne devez point briſer ; faut-il vous dire plus ? vous conduiriez le poignard dans mon ſein. Épouſez la princeſſe ; ſoyez le modèle des rois : juſqu'au dernier ſoupir, je ferai des vœux pour un règne qui promet tant d'éclat à ma patrie. Adieu, ſire, plaignez-moi, mais ne nous voyons point... je puis me réſoudre à tout, je ſuis capable de tout, hors de vous oublier... Qu'ai-je dit, malheureuſe ? votre image ne ſervira qu'à augmenter mon ſupplice ; ſire, je chérirai mes maux. Il faut quitter la plume ; quel eſt mon eſpoir ? j'attends ici mon père ; j'ai beſoin de ſa préſence ; ſera-t-il content de ma fermeté ?

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La lecture de cette lettre avoit accablé Edouard ; il ſort de cette eſpèce de léthargie : — Votre fille m'aimoit ! j'étois aimé de tout ce que j'idolâtrois !.. je cours, je vole aux lieux qui me cachent madame de Salisbury ; c'eſt envain... je l'arrache aux autels mêmes.

Varuccy ne ceſſe de tenir embraſſés les genoux du roi, de les inonder de ſes larmes, de lui montrer ſa fille inflexible dans ſon projet. Ribaumont ap-

puyoit les repréſentations du généreux vieillard ; il conjuroit le monarque d'écouter ſa gloire ; il lui préſentoit toute la grandeur du ſacrifice ; il armoit l'orgueil contre l'amour. Eh ! que cette première paſſion a d'empire ſur le cœur humain ! Madame de Salisbury elle-même travailloit à détruire ſon image ſi profondement gravée dans l'ame d'Edouard : elle lui écrivoit ſans ceſſe, & l'objet de toutes ſes lettres étoit de ramener le roi au triomphe du ſouverain ſur l'amant. Enfin le monarque l'emporte ; au bout de quelques mois, Edouard eſt déterminé à épouſer la princeſſe de Haynaut ; elle arrive avec ſon père à Londres ; la cérémonie du mariage ſe prépare. Le roi, au moment qu'il marchoit à l'autel, fait approcher Varuccy & Ribaumont, & ordonne que les courtiſans s'écartent ; il ſe jette dans les bras de l'un & de l'autre, les ſerre contre ſon cœur : — Eh bien ! mes amis, trouvez-vous qu'Edouard en faſſe aſſez pour ſa gloire ? Varuccy, j'adore votre fille plus que jamais, & j'épouſe la princeſſe de Haynaut. Reprenez votre rang auprès de moi ; ſoyez mon ami, mon père, l'exemple de mes ſujets ; j'ai vû combien vous m'aimiez ! Et vous, généreux Français, retournez dans votre patrie, aſſuré de ma recon-

naiſſance : vous m'avez fait enviſager la vérité ; vous m'avez rappellé à ma grandeur, à mon devoir ; je ſerai, dans toutes les occaſions, empreſſé à vous proclamer comme le plus digne chevalier que j'aie connu. Varuccy, dites à votre fille qu'elle me ſera toujours chère, & que lorſque l'eſtime aura pu maîtriſer l'amour, je veux qu'elle revienne en ces lieux recevoir les hommages dus à la vertu.

Varuccy ne répond au Prince qu'en ſaiſiſſant une de ſes mains, qu'il baiſe avec tranſport, & qu'il mouille de larmes ; Ribaumont plein d'un noble enthouſiaſme, prend la parole : — Sire, s'il étoit poſſible d'avoir deux maîtres, je partagerois mon ſervice entre vous & le roi de France ; après lui, quel ſouverain plus qu'Edouard a des droits ſur mon attachement ? Lorſque mon devoir ne s'y oppoſera point, je viendrai me ranger ſous vos drapeaux, & prendre de vous des leçons de grandeur d'ame & de bravoure. Si vous marchez contre nous, vous me verrez vous combattre, & vous chérir, toujours prêt à mettre mon épée à vos pieds, quand mon honneur & mon roi me l'auront permis.

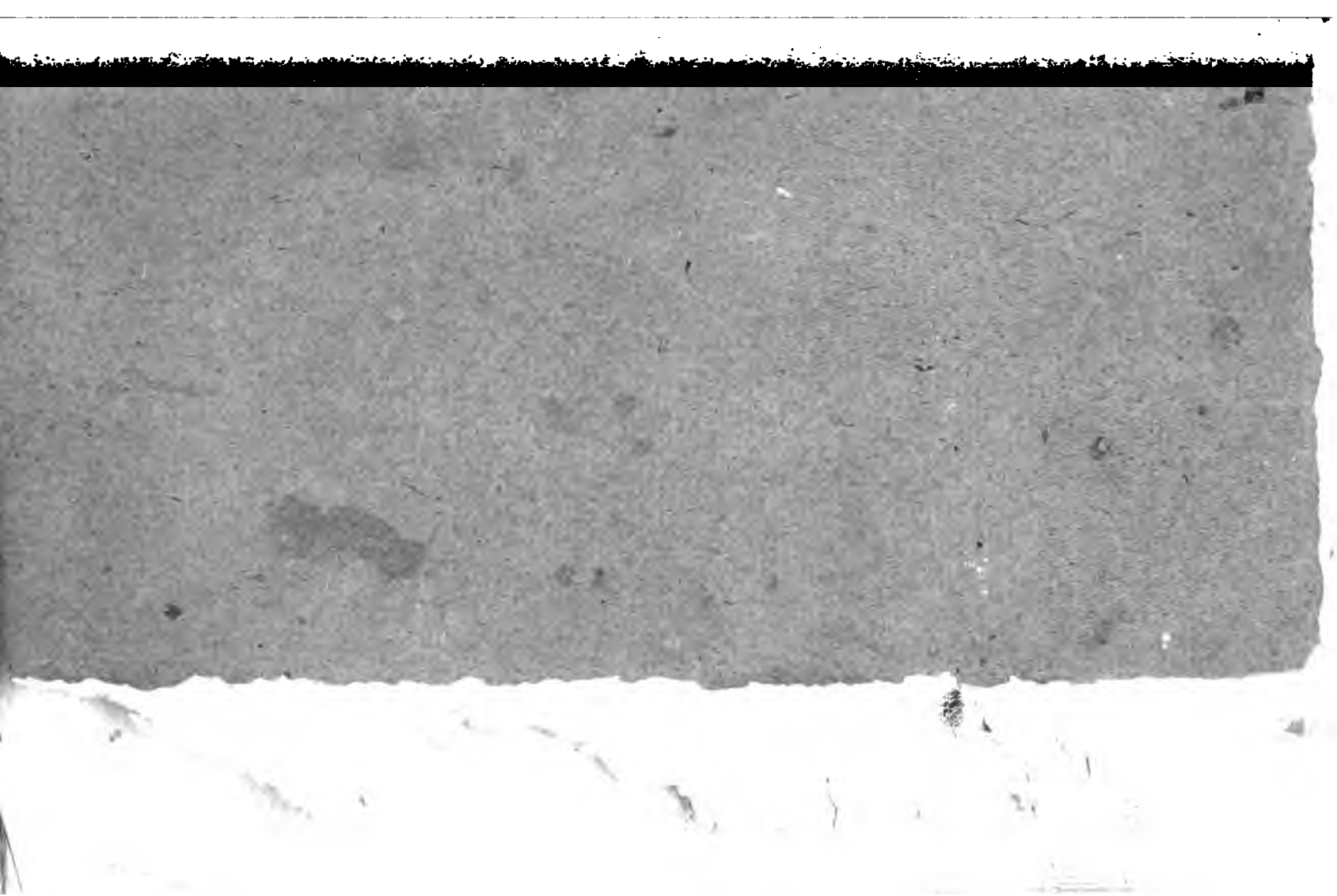
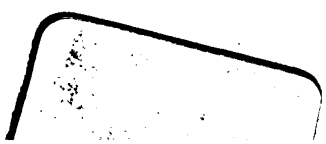
Jaloux de donner à ſa vertueuſe amante un témoignage éclatant de ſes ſentiments, Edouard renouvella

à ſon mariage, l'inſtitution de l'ordre de la jarretière; un des premiers chevaliers fut Ribaumont; le ſouverain joignit à ces marques de bonté, ſon portrait enrichi de diamants. Varuccy jouit de la plus haute faveur. Si la vertu reçut ſa récompenſe, le vice n'échappa point à la punition : Truſſel alla finir ſes jours dans l'exil; madame de Salisbury reparut dans la ſuite à la cour pour être l'amie de la reine, & juſqu'au dernier ſoupir, elle fut l'objet de la paſſion reſpectueuſe du plus grand homme qui ait rempli le thrône d'Angleterre.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un ouvrage des Œuvres de M. d'Arnaud, intitulé *la Comteſſe de Salisbury*, où l'on ne trouve que des ſentiments épurés, & où l'on parle d'un François qui joue un rôle honorable à la nation, ce qui fait que je le juge digne de l'impreſſion. A Paris ce 4 Mars 1774.

D'HERMILLY.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins. 1774.

CATALOGUE.